

Remonstrances des malades aux médecins de la Faculté de Paris / [Anon].

Contributors

Fournel, M. 1745-1820.

Publication/Creation

Amsterdam : [publisher not identified], [1785]

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/wwct84np>

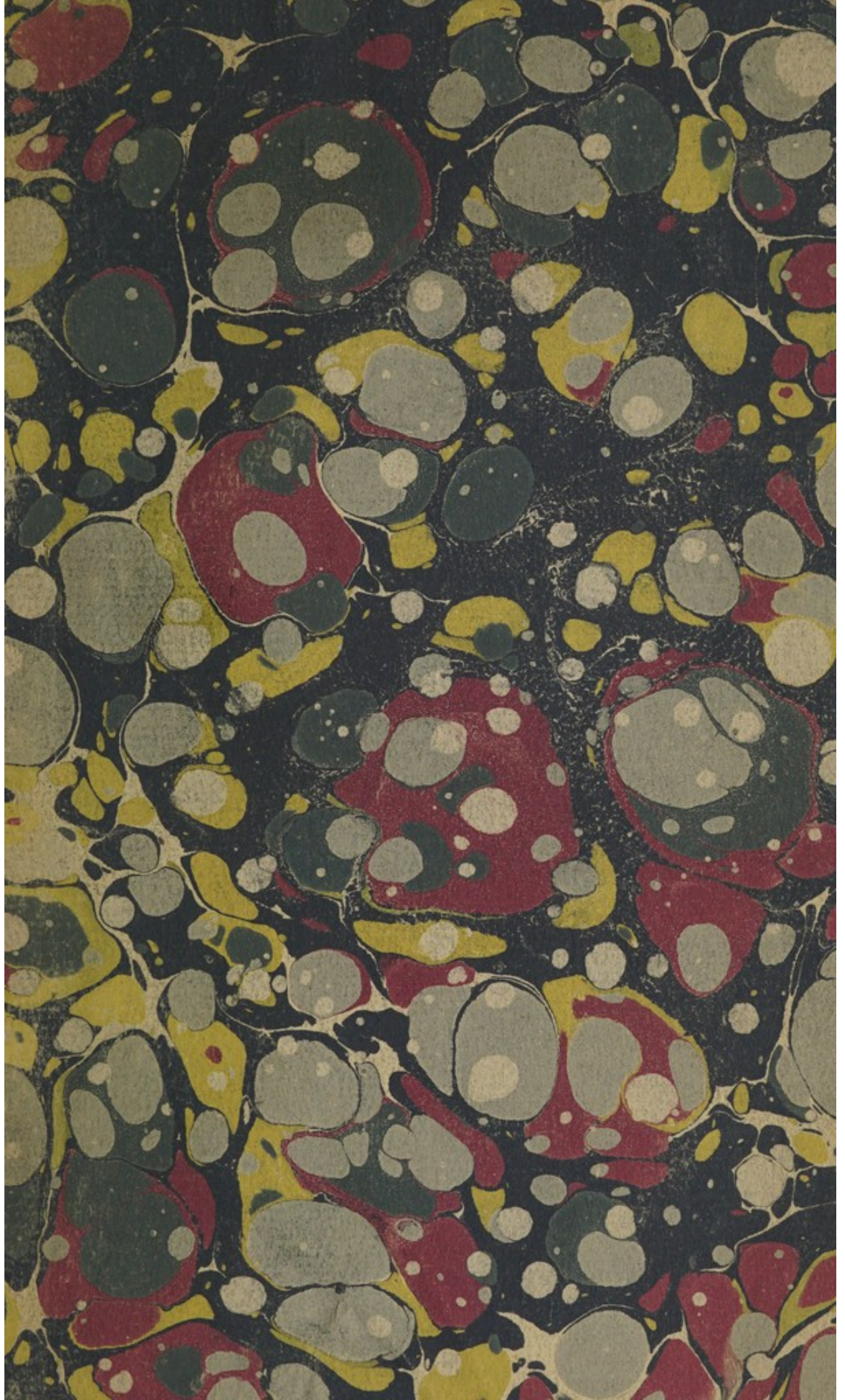
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



23111/P

FOURNEL, J.F.

73281

REMONTRANCES

DES MALADES

AUX MÉDECINS

DE LA FACULTÉ DE PARIS,



A AMSTERDAM,

1785.

REMONTRANCES

DES MALADES

AUX MÉDECINS

DE LA FACULTÉ DE PARIS



A. AMSTEDAM.

1782.

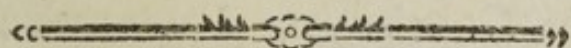


REMONTRANCES

DES MALADES DE PARIS

A MM. LES MÉDECINS

DE LA FACULTÉ.



M M.

PENDANT que vos démêlés sur le Magnétisme animal fixent la curiosité du Public, il est une classe d'hommes qui ne peut voir cette discussion avec indifférence, & qui, sans se mêler à vos plaisanteries, désire sérieusement voir terminer une contestation aussi intéressante à la conservation.

S'il est vrai qu'on ait fait la découverte d'un procédé fort simple, pour rétablir la santé & la conserver, & que ce procédé soit plus utile que tous ceux que vous nous fournissez; nous faisons des vœux (soit dit, Messieurs, sans vous déplaire) pour que cette heureuse

A

découverte soit accueillie du Gouvernement, adoptée par le Public, & qu'elle triomphe des obstacles que vous cherchez à mettre à ses progrès.

Si, au contraire, l'invention du Magnétisme animal n'est qu'une chimère, fondée sur de faux principes & des expériences mensongères; si cette illusion est capable de compromettre la santé des Citoyens & la pureté des mœurs, nous désirons, de tout notre cœur, que la victoire vous demeure, avec la gloire d'avoir arraché vos Concitoyens à une erreur dangereuse.

Mais une question de cette importance ne peut être discutée avec trop de sang froid & d'impartialité : les ressources combinées du raisonnement & de l'expérience peuvent seules découvrir la vérité. Nous devons sur-tout nous méfier des intrigues, des pratiques sourdes & des ruses souterraines dont chaque parti cherche, en pareil cas, à se faire des armes contre l'autre.

Nous surveillons donc l'une & l'autre faction; nous suivons des yeux vos efforts réciproques; nous lisons vos *manifestes*, & nous jugeons lequel des deux partis remplit mieux la tâche.

Faut-il vous l'avouer, Messieurs? jusqu'ici l'avantage n'est pas de votre côté, ni par la conduite, ni par le raisonnement. Les Magnétistes nous paroissent s'être comportés avec plus de conséquence, plus de candeur; & tous vos efforts n'ont servi qu'à donner à leur système plus de consistence qu'il n'en avoit auparavant. En effet, voyez quel a été le plan & la marche des Magnétistes.

M. Mesmer vient en France; il cherche à y produire son système, & il s'adresse pour cela à vous, Messieurs, & à Messieurs de l'Académie des Sciences.

Il offre de vous admettre à ses traitemens, pour vous rendre témoins des effets qui en résultent. Il faut avouer, au moins, qu'il y a de la franchise dans ce procédé.

Un de vous, frappé des effets étonnans opérés sous ses yeux, persuadé que cette découverte l'emporte sur tous les moyens médicaux, y rend hommage publiquement, & vous propose d'adopter cette curation nouvelle, pour le plus grand avantage des Malades, après néanmoins vous être assurés par vous-mêmes de son efficacité. Que faites-vous? Vous rayez ce Médecin de votre *Tableau*; vous le déclarez indigne de

communiquer avec vous ; & vous prononcez la même condamnation contre tous ceux de vos Membres qui oseroient se déclarer , à l'avenir , partisans de la nouvelle doctrine : Nous voyons , avec chagrin , un esprit de parti dans cette précipitation.

A l'époque où vous portiez cette décision , vous n'étiez pas assez instruits de la nature du Magnétisme , ni de ses effets , pour prononcer sur sa réalité ou sur son illusion : votre décision étoit donc une grande inconséquence , en ce qu'elle vous exposoit à une rétractation humiliante , ou bien à une persévérance injuste , si par la suite cette doctrine parvenoit à se confirmer. Voilà une première faute que nous ne vous pardonnons pas.

M. Deslon , peu touché de votre proscription , au lieu de chercher à rentrer dans votre giron (comme vous lui en aviez laissé la faculté) , préfère de se perfectionner dans l'exercice du Magnétisme. M. Mesmer & lui , font des traitemens publics , & des Elèves , auxquels ils communiquent leur manière d'opérer : ces Elèves , distribués dans différentes Provinces , ont produit la même sensation. Des personnes de la plus haute considération ont désiré être instruites de ces procédés. De

grands Seigneurs ont fait des essais , & les plus heureux succès ont suivi leurs tentatives.

C'est alors que vous avez songé à faire le procès à la doctrine du Magnétisme, en la soumettant à un examen méthodique & rigoureux. Nous ne désapprouvons point ce parti, Messieurs; mais nous trouvons qu'il a été un peu tardif; & qu'en bonne logique il devoit précéder la condamnation de M. Deslon. Car, y a-t-il rien de plus singulier, que de proscrire le Magnétisme avant de l'avoir *examiné*, & de l'examiner après l'avoir pros crit : c'est bien là exécuter un accusé d'avance, sauf à lui faire ensuite son procès.

Mais voici quelque chose de plus étrange encore; c'est que vous vous chargiez vous-mêmes de cet examen, qui doit fixer, suivant vous, l'opinion publique sur le Magnétisme. Après avoir condamné dans vos Registres le Magnétisme animal, comme une illusion, une découverte chimérique, vous montez sur un Tribunal plus élevé, pour le juger une seconde fois aux yeux du Public, c'est-à-dire, pour vous *juger* vous-mêmes & décider que vous aviez bien *jugé*.

Or, cette mission, que vous avez *sollicitée*, fait sans cesse notre étonnement.

Il nous semble qu'il étoit contre les regles reçues que vous eussiez aucun rôle dans l'examen du Magnétisme.

Un rapport n'est de quelque considération, qu'autant qu'il réunit trois conditions inséparables.

1°. Que les *Arbitres* ou *Examineurs* soient instruits de la matière sur laquelle ils ont à prononcer.

2°. Qu'ils soient sans *intérêt personnel*.

3°. Qu'ils soient sans *prévention*.

Le défaut d'une seule de ces conditions suffit pour ôter toute confiance au *rapport*. Toute personne chez laquelle une de ces conditions vient à manquer, doit être exclue de la fonction d'*Arbitre*.

Ces vérités sont si notoires, qu'il n'est pas nécessaire d'être Jurisconsulte ni Praticien pour en être instruit.

Or, Messieurs, ces trois conditions vous manquoient *toutes* à la fois.

D'abord, vous n'étiez pas suffisamment instruits de la matière sur laquelle vous aviez à prononcer; vous aviez négligé de prendre les renseignemens les plus importans, & qui résultoient d'une observation suivie & constante.

2°. Vous étiez sans contredit *parties intéressées*, puisque la doctrine du Magnétisme tend à la ruine de la vôtre: si le Magnétisme l'emporte, c'en est fait de la Médecine ancienne, qui elle-même ne sera plus considérée que comme une *chimère*: vous combattiez donc *pro laribus & focis*.

3°. Vous n'étiez pas sans *prévention*, puisque vous aviez déjà ouvert votre avis sur le Magnétisme, & que vous aviez attaché la peine d'exclusion à quiconque s'en déclareroit *fauteur & partisan*.

Votre jugement étant porté depuis plusieurs années, votre opinion étant *faite & publiée*, vous aviez perdu le droit de vous constituer Examineurs du Magnétisme animal.

Vit-on jamais un Juge de première instance s'ériger aussi en Juge d'appel? Il falloit, pour cette opération, des *Examineurs* dont l'opinion fût toute *fraîche & toute neuve*; qui, sans intérêt pour l'un & l'autre parti, dépouillés de toutes considérations personnelles ou particulières, ne fussent entraînés que par la vérité, sans faire attention à qui cette vérité pourroit être utile ou dangereuse.

Or, rien de cela ne s'étant rencontré dans ces rapports, ils ont perdu à nos yeux le

degré de confiance que sembloit mériter l'appareil imposant dont on les a revêtus.

Nous ne les avons plus considérés que comme des *Mémoires* déguisés, produits par l'une des parties intéressées, & qui doivent être lus avec la même circonspection que des *Mémoires d'Avocats*.

Comme le Public *bien portant* ne donne pas à de pareilles questions le même esprit de discussion que nous autres Malades, qui avons plus de temps & plus d'intérêt, il n'est pas étonnant que ces Rapports aient produit une forte sensation, sous l'apparence d'impartialité qu'on leur supposoit.

Mais nous trouvons, Messieurs, que vous avez abusé de ce succès momentané; nous n'aimons point ces *libelles*, ces *pamphlets*, ces *gravures* multipliées, qui ont suivi immédiatement les Rapports de vos Commissaires. Il nous a semblé que c'étoit trop tôt chanter victoire, & que d'ailleurs votre triomphe (s'il eût été plus assuré) n'étoit point de nature à justifier de pareilles effervescences.

En effet, de quoi s'agit-il? De savoir si une découverte, qui seroit sans contredit précieuse à l'humanité, a été ou n'a pas été faite.

Vous prétendez avoir prouvé que cette découverte étoit illusoire. Eh bien, Messieurs, y a-t-il donc là de quoi se réjouir & se pavaner ? Il semble, au contraire, que rien n'est moins *réjouissant* qu'une pareille nouvelle. Ne voilà-t-il pas une grande occasion de fête pour le genre humain, d'apprendre que l'espoir flatteur d'un moyen précieux à sa conservation n'est qu'une illusion ?

Egregiam vero laudem & spolia ampla refertis.

Virg.

Comment se peut-il faire qu'un malheur général soit pour vous un sujet d'allégresse ? Ah ! Messieurs, vous nous avez laissé trop appercevoir, dans votre joie indiscrete, que vous séparez vos intérêts des nôtres, & que le Médecin fait oublier le Citoyen.

Par la même raison, nous n'approuvons point ces diatribes *dramatiques* dont vos partisans ont garni les Théâtres de la Ville & des Faubourgs, où les *personalités* les plus injurieuses ont été prodiguées : nous trouvons même d'autant moins adroit de vous servir de pareilles armes, que c'est rappeler le succès avec lequel on s'en est servi contre vous-mêmes sur les Théâtres de toutes les Nations.

Nous aurions donc, Messieurs, désiré

qu'avec une méthode & une gravité convenables à votre état & à l'importance de la matière, vous eussiez agité, discuté & examiné le mérite du Magnétisme.

Parmi tous les Ouvrages publiés jusqu'ici, nous en trouvons très-peu qui aient rempli cet objet.

Il faut mettre à la tête celui de M. Thouret, intitulé *Recherches*, &c. Mais toute l'érudition de M. Thouret se réduit à nous faire voir que la doctrine du Magnétisme n'est pas aussi nouvelle qu'on veut le faire croire, & qu'elle a été enseignée par des Médecins & des Physiciens des siècles précédens. D'où il conclut que, n'ayant point été admise dans ce temps-là, on doit la regarder comme jugée définitivement.

Mais nous n'avons pas goûté ce raisonnement; car si cette opinion a été embrassée par plusieurs savans hommes des siècles précédens, c'est plutôt une preuve pour le Magnétisme que contre lui: il s'ensuivroit tout au plus que la gloire de la découverte ne seroit pas due exclusivement à M. Mesmer: mais qu'est-ce que cela nous fait? il aura au moins celle de l'avoir reproduite; & c'est autant qu'il en faut pour lui & pour nous.

A l'égard de l'argument tiré du mépris qu'on a montré dans le temps pour cette doctrine, c'est à notre gré une bien foible considération, parce qu'on fait très-bien qu'il ne faut pas toujours juger du mérite des hommes par l'estime de leurs contemporains, & qu'il y a plusieurs découvertes importantes, qui, après un abandon de plusieurs siècles, reparoissent avec éclat : il en est des inventions comme des génies, il faut qu'elles naissent dans un temps convenable pour réussir.

Les autres Ecrits sérieux qui ont succédé à celui de M. Thouret, sont les différens *Rapports* faits par vous, ou dans lesquels vous avez figuré.

Mais (à l'exception de celui de M. de Jussieu) nous vous avouons encore que nous n'y avons pas trouvé la force de raisonnement, ni la séquence d'idées nécessaires pour établir votre thèse : à travers une certaine bonhomie de style, l'œil de l'Observateur impartial remarque des *réticences*, des *omissions*, des *inattentions*, qui laissent désirer une plus ample explication ; & d'ailleurs l'ensemble de votre système est en contradiction avec des vérités avouées par vous-mêmes.

Peut-être que tous ces défauts n'existent que dans votre imagination, & qu'il vous seroit aisé de les justifier.

Mais enfin, Messieurs, puisqu'ils ont fait une forte impression sur nous (& nous sommes en grand nombre), l'intérêt général exige que nous vous en parlions.

Vous savez, Messieurs, que toute la doctrine du Magnétisme animal est renfermée dans ces trois propositions :

1°. Que nous sommes environnés d'une matière *éthérée*, infiniment subtile, qui nous pénètre, & fait le principe de l'animation.

2°. Que cette substance est aussi le principe de la santé, & que toutes les maladies proviennent de la disproportion de cette substance avec le jeu de nos organes.

3°. Qu'il est un *Art* par le moyen duquel on peut parvenir à rétablir la proportion nécessaire.

Tous vos Ecrits ont pour objet de combattre ces trois propositions, & d'établir les trois propositions *inverses*.

Vous y soutenez qu'il n'existe pas dans la Nature de fluide *animalisant*, tel que l'enseigne la doctrine du Magnétisme.

Nous concevons bien , Messieurs , que vous aviez grand besoin de commencer par cette dénégation , qui entraîne nécessairement la ruine du système magnétique , auquel elle sert de base ; mais l'avantage d'une dénégation n'est pas suffisant pour la justifier , si d'ailleurs la dénégation est contraire à une vérité *avouée* ; alors la dénégation devient un moyen illicite de *défense* , qui ne manque pas de tourner contre ceux qui l'emploient.

Or , Messieurs , comment avez - vous pu prendre sur vous de nier l'existence d'un fluide , principe de *vie* pour tous les êtres organisés ?

Rappelez - vous , Messieurs , que ce principe vital a été admis par les Anciens ; que votre Hippocrate & votre *Galien* l'ont reconnu , sous le nom de *souffle animateur* , de *substance éthérée* , de *feu subtil* , &c. ; & que vos Ecoles n'ont pas eu d'autre doctrine jusqu'au milieu du siècle dernier.

Il est vrai qu'à cette époque la découverte de la *circulation* du sang , faite ou publiée par Harvey , vous a donné d'autres idées. Vous avez cru découvrir dans la combinaison des ressorts de la machine une cause suffisante de *vie* & de *mouvement*. La Géométrie , la Méca-

nique, sur-tout l'*Hydraulisme*, vous firent tourner la tête : devenus *Machinistes*, vous ne rêviez que *poulies*, *cordes*, *leviers*, *action*, *réaction*, *diamètre*, *puissances*, *colonnes*, *soufflets*, *réservoirs*; vous aviez réduit l'Art de guérir en *calculs*, vous n'approchiez plus des Malades qu'avec des *théorèmes*, & vous ne traitiez plus qu'avec des *démonstrations*.

Les vrais *Géomètres* s'élevèrent contre cette *manie*. Ils vous firent appercevoir combien il étoit inconséquent de comparer la machine animale à une machine *hydraulique*, & de juger la circulation du sang & des humeurs à travers des membranes, par la circulation de l'eau à travers des tuyaux de métaux : ils vous apprirent qu'il n'y avoit pas de *mouvement* sans *moteur*; que la circulation ne pouvoit pas être tout à la fois *cause* & *effet*, & que les forces n'augmentoient pas par les résistances, comme vous l'aviez imaginé.

Il vous a donc fallu, Messieurs, renoncer à votre chimère scientifique, & chercher un principe moteur *hors* de la machine; & vos plus fameux Docteurs sont revenus à cette atmosphère ambiante, qui avoit été laissé de côté pendant quelque temps; & c'est dans le sein de cet océan aérien, qu'ils ont assuré que régnoit le

principe *vivifiant* qui animoit toutes les créatures, depuis le *ciron* jusqu'à l'*homme* : c'est l'état actuel de votre doctrine; c'est ce qu'on enseigne dans vos Ecoles, & qui se trouve dans vos meilleurs Ouvrages de Physiologie.

Ce fluide *igné, électrique, aérien, subtil, phlogistique*, comme vous voudrez l'appeler, est assez généralement confondu avec le *fluide nerveux*; substance que vous supposez essentielle à la vie, & dont la circulation plus ou moins régulière, est la mesure de la santé. Nous n'avons donc rien trouvé de ridicule de la part des Magnétistes à supposer l'existence d'un *fluide universel*, embrassant tout l'espace d'entre la terre & les cieux, pénétrant tous les corps, & donnant la vie à tous ceux dans lesquels il trouve des organes propres à la recevoir.

Cette doctrine, conforme aux principes de l'Antiquité, est, pour la raison, plus satisfaisante que tout autre système. Mais, quoi qu'il en soit, ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'il convient de la combattre, puisqu'elle est la *vôtre*, & que c'est dans vos Livres qu'on en trouve l'*aveu*.

Nous sommes donc fâchés que vous ayez débuté de cette manière, parce qu'en pareille

affaire, où il s'agit de l'intérêt du genre humain, la bonne foi est un point essentiel, & qu'il ne convient pas qu'un Corps comme le vôtre ait deux doctrines opposées, qu'il quitte & prend au besoin.

Mais de ce qu'on reconnoîtroit l'existence d'un fluide vivifiant & moteur, s'ensuivroit-il que cette substance influât sur la santé en raison de sa proportion avec les organes ?

Telle est l'objection que vous faites contre la seconde proposition de M. Mesmer; & c'est encore dans vos Livres que l'on trouve la solution de cette difficulté.

Vous y établissez que la santé n'est autre chose que l'exercice des *forces* proportionnelles: tant que la proportion subsiste entre les *forces* & les organes, il y a santé *parfaite*: à mesure que cette proportion se rompt, la santé *s'affoiblit*, & la vie disparoît, avec l'anéantissement absolu des *forces*.

Le peu de forces qui reste dans un Malade est employé à faire battre le cœur; & le battement ne cesse, que quand il n'a plus de puissance suffisante pour se contracter.

Or, vous avouez aussi que ce que vous appelez *force* n'est autre chose que l'influx du *fluide nerveux*, & la communication du *mouvement*.

Mais

Mais ce fluide nerveux n'est lui-même (de votre aveu) qu'une portion de cette substance universelle & vivifiante, descendue & recueillie dans le cerveau, pour aller ensuite se distribuer dans les nerfs, & de là aux organes vitaux, aux muscles, aux viscères, & jusqu'aux extrémités des plus petits vaisseaux. La distribution inégale de ce fluide, son interception dans les conduits nerveux sont considérées comme la cause des plus grands désordres : arrêté dans le cerveau, ce fluide y produit des irritations, des crispations violentes, qui font les *maniaques*, les *épileptiques*, &c. ; précipité avec trop de violence dans les nerfs musculaires, il produit les *convulsions*.

Telle est au moins votre doctrine, d'après laquelle vous regardez la distribution inégale des *forces* & du fluide nerveux, comme la cause de toutes les maladies aiguës ou chroniques; d'où il résulte, par conséquent, que le rétablissement d'une juste distribution du fluide nerveux ou de la force vitale, doit être un remède assuré pour les maladies, lesquelles ne sont autre chose que la rupture de l'harmonie des ressorts.

Quiconque trouveroit l'art de rétablir cette proportion, auroit donc fait une précieuse découverte, puisqu'elle rempliroit toutes les *indications* que les maladies présentent.

Comment se peut-il donc faire, Messieurs, que vous regardiez l'existence d'un fluide *vivifiant* comme une question de pure curiosité, & ne tenant en rien à la cause ni à la curation de toutes les maladies ? Cette indifférence est bien étrange, après l'importance que vous accordez vous-mêmes au *fluide nerveux*. Seroit-il possible que ce fût un artifice préparé d'avance, pour vous ménager le prétexte de ravaller le prix de la découverte, si elle vient à l'emporter sur vos efforts ?

Mais enfin, dites-vous, qu'une pareille découverte soit *précieuse* ou non, il est faux qu'il soit possible de concentrer dans une personne une plus grande quantité d'*esprits vivifiants*. Cela posé, il est inutile de nous occuper des deux propositions précédentes.

Non, Messieurs, cela n'est pas inutile.

D'abord, de *trois propositions* avancées par Monsieur Mesmer, & que vous aviez *déniées*, en voilà *deux* bien établies par votre aveu.

1^o. Qu'il y a un fluide universel & vivifiant.

2^o. Que la juste proportion avec les ressorts du corps entretient la santé.

Or, quand sur *trois* propositions *déniées*, on parvient à en prouver *deux*, c'est un grand avantage obtenu ; & le procès qui repose sur ces *trois propositions* est aux *deux tiers* gagné.

Mais avant de passer à ce dernier point, une observation fort naturelle se présente à l'esprit.

Supposons que le procédé en question ne soit pas trouvé encore ; s'ensuivroit-il qu'il faudroit *persécuter* ceux qui travaillent à le procurer au genre humain ? La simple raison dit, au contraire, qu'il faudroit les encourager, faire des vœux pour le succès, & éloigner d'eux tous les obstacles qui pourroient les arrêter en route.

Cette découverte ne peut se manifester que par des observations multipliées, des expériences répétées : il faut apporter à cette étude une patience extrême, accompagnée d'une excellente judiciaire, pour ne point confondre les causes & les effets.

Si le résultat de ces peines est infructueux ;

l'affliction sera moins pour ceux qui se sont occupés de cet objet , que pour le genre humain , qui se verra privé de cet espoir consolateur : mais , dans tous les cas , le génie qui a conçu cette sublime idée de ravir , comme un nouveau Prométhée , le feu du ciel , pour le soumettre au domaine de l'homme , pour en aider la nature souffrante & ranimer les ressorts d'une machine chancelante ; de découvrir chez nous un *sixieme sens* propre à perfectionner les cinq autres ; cet homme-là (qu'il ait réussi ou non) a des droits à la reconnoissance universelle.

Une seule considération pourroit suspendre ce tribut d'admiration ; ce seroit le cas où la recherche seroit si *vaine* , si évidemment au dessus des efforts humains , qu'elle ne laisseroit aucun espoir de succès.

Mais dans l'état actuel de nos connoissances , quelle est donc la tentative qu'on puisse mettre au rang des témérités ridicules ? Des découvertes récentes ne nous ont-elles pas appris que l'audace humaine pouvoit tout tenter , tout espérer ? Oubliez-vous que nous avons trouvé le moyen de diriger le tonnerre dans sa course , de le faire descendre jusqu'à nous & de nous élever jusqu'à lui ? Quiconque

auroit, il y a quelques années, annoncé la possibilité de ces merveilles, auroit été regardé comme un insensé : aujourd'hui on regarderoit comme tel celui qui s'aviseroit d'en douter.

Il y a mille autres exemples de singularités incroyables avec lesquelles on s'est familiarisé au bout de quelque temps, au point de n'y rien trouver que de très-simple, & de s'étonner qu'elles n'eussent pas été découvertes plutôt.

Vous avez donc grand tort, Messieurs, de venir nous déclarer la *communication* du fluide vital *impossible*, uniquement parce qu'elle choque vos *notions*; comme si vos notions étoient le terme de la puissance de la Nature, & que vous lui ayez assigné des bornes qu'elle n'osera franchir : *Nec ultra progredieris.*

Voilà ce qui suffiroit pour autoriser la recherche du Magnétisme animal, & encourager les partisans à pousser plus loin leurs observations & leurs travaux.

Nous leur dirions : « De trois propositions » importantes qui étoient *déniées* par les Médecins, vous en avez établi deux; prenez courage, vous parviendrez à la *troisième* ».

Mais que doit-on penser, quand on voit

cette troisième proposition même, *avouée & reconnue dans vos Ouvrages & dans vos Ecrits ?*

Oui, Messieurs, vous avez vous-mêmes enseigné, & vous répétez journallement, que le *principe vital* est susceptible de communication d'individu à individu, & qu'il peut se fortifier chez lui par l'émanation d'un corps voisin.

C'est d'après ce principe que vous déclarez la compagnie des jeunes gens *utile* à la santé des vieillards ; c'est encore sur ce principe que M. Tissot s'élève contre le danger de *l'onanisme* : il observe que, dans cet abus solitaire de soi-même, l'individu ne recouvre rien en échange de ce qu'il perd ; au lieu que dans l'ordre naturel, il se fait entre les deux individus une absorption réciproque d'esprits animaux qui rétablit l'équilibre. *Onan. p. 82.*

Et ne dites pas qu'il s'agit, en ce cas, de la *transpiration*.

Assurément il ne peut y avoir aucun avantage à repomper l'humeur transpiratoire d'autrui : la transpiration est une vapeur aqueuse, âcre, & composée de particules nuisibles, dont il est nécessaire que le sang se débarrasse : pour peu que cette excrétion soit arrêtée, vous savez mieux que personne, Messieurs,

quel désordre en résulte. Or, à qui ferez-vous croire que cette même humeur, qui est le principe de maladie dans un corps, puisse devenir le principe de *santé*, en entrant dans le corps d'un autre ? Il s'ensuivroit que l'on seroit d'autant mieux portant, que l'on seroit dans des lieux où il y auroit abondance de transpiration étrangère ; comme dans une salle d'assemblée, &c. : mais il est reconnu, au contraire, que ces endroits sont funestes, si l'atmosphère n'est de temps en temps purifiée des *miasmes* transpiratoires dont elle est chargée.

Il faut donc renoncer, en bonne raison, à chercher le principe de force dont parlent M. Tissot & vos Auteurs dans l'absorption de l'humeur transpiratoire ; ce qui nous ramène à ce fluide salutaire, principe de *vie*, de *mouvement* & de *force*, qui est la base du Magnétisme animal.

D'où il résulte, Messieurs, que, sans vous en douter, vous avez jeté vous-mêmes les fondemens de ce système qui vous révolte tant aujourd'hui, & que les Magnétistes n'ont que la peine de rassembler les matériaux que vous leur avez fournis.

Il ne reste donc plus qu'à savoir comment

on peut opérer à *volonté* cette communication du principe vital; mais cette difficulté ne nous paroît pas infurmontable : dès qu'il est une fois établi que le fluide vital est communicable d'un individu à un autre, par la seule approche, il n'y a plus qu'un pas à faire pour diriger & appliquer cette communication. Nous ignorons absolument les procédés employés par les Magnétistes ; mais nous concevons aisément qu'à l'aide de l'observation & des recherches, ils ont pu découvrir de certaines positions propres à faciliter la communication du principe animateur, qui vraisemblablement est asservi à des *courans* particuliers, comme dans l'*aimant* ; & c'est ce qui doit constituer la doctrine du Magnétisme animal.

Ce qui achève de nous convaincre de la réalité de cette doctrine, est la déclaration faite par les *Commissaires*, qu'ils ont été témoins d'effets *étranges & surprenans*, opérés à la suite de la magnétisation.

Il est vrai que ces Messieurs cherchent à expliquer ces merveilles par des causes étrangères au *Magnétisme*, telles que la force de l'*attouchement*, l'*imitation* & l'*imagination* ; & vous-mêmes, Messieurs, vous ne cessez

depuis ce temps-là de répéter la même décision.

Mais c'est ici qu'on peut vous reprocher une inconséquence de la plus grande force, & qui est inexcusable de la part des personnes qui ont fait une étude de *l'art de raisonner*.

Quand de certaines causes peuvent produire un effet quelconque, cet effet arrivant doit naturellement être attribué à ces causes.

Or, le principe vital communiqué doit produire les effets observés par Messieurs les Commissaires.

Donc ces effets sont le résultat de la communication du Magnétisme.

Il faudroit, pour balancer ce raisonnement, que vous eussiez trouvé d'autres causes capables de produire les mêmes effets.

C'est ce que vous avez effectivement cherché à faire croire, en supposant d'autres causes, telles que *l'attouchement*, &c.

Mais votre raisonnement est vicieux, en ce qu'il ne détruit point *l'influence du Magnétisme* : il se réduit seulement à le mettre en équilibre avec une autre cause, de manière à laisser douter à laquelle des deux causes on doit attribuer les effets en question.

Pour que votre raisonnement fût complet, il faudroit qu'il supposât deux choses : 1°. que l'*attouchement*, l'*imitation* & l'*imagination* sont capables de produire ces effets ; 2°. que le fluide vital *communiqué* est incapable de les produire.

Or ce dernier article vous échappe, puisque, d'après vos propres enseignemens, la communication du principe vital dans la machine humaine, doit y produire les révolutions pareilles à celles que vous avez observées.

Il est vrai que vous ajoutez que de deux causes possibles pour opérer un effet, il faut admettre préférablement la cause *connue* à celle qui est *inconnue* ; & nous sommes bien d'accord avec vous : mais malheureusement ce principe tourne contre vous.

En effet, la cause *connue* est tout en faveur du Magnétisme ; & la cause *inconnue* est celle que vous alléguiez. En voici la preuve. Vous alléguiez l'*attouchement* ; mais on vous répond que les sensations observées s'opèrent sans *attouchement*, & que l'*attouchement* ne fait souvent au contraire qu'altérer leurs effets : c'est la doctrine écrite de M. Mesmer. L'*attouchement* est donc une cause chimérique.

L'*imitation* ne peut pas être davantage

placée au nombre des causes efficientes des sensations dont il s'agit; 1°. parcequ'elles ont lieu sur des personnes *sourdes, muettes & aveugles*, incapables par conséquent d'*imitation*; 2°. parce que ces sensations s'opèrent en *particulier* comme en *public*: d'où il résulte que l'*imitation* n'en est pas la cause.

A l'égard de l'imagination, que vous vous plaisez à travestir en *panacée universelle*, elle ne peut point être considérée comme la cause de ces sensations, puisqu'elles ont lieu sur des personnes *endormies*, sur des *enfans* au maillot, & sur des *animaux*.

Voilà donc les causes que vous mettiez en balance avec le Magnétisme, détruites, & par conséquent les causes magnétiques reprennent leur supériorité; car, remarquez bien ceci:

Vous admettez que les effets observés sont nécessairement le produit ou du *Magnétisme*, ou des causes *que vous assignez*. Celles-ci étant écartées, c'est une conséquence infaillible que les sensations observées soient le produit des causes annoncées par M. Mesmer.

C'est donc à vous, Messieurs, qu'on peut reprocher d'alléguer des causes *inconnues & chimériques*.

A l'égard de celles proposées par les Magnétistes, elles sont *connues*. Elles consistent dans l'existence d'un fluide universel susceptible de *communication*, dont l'intromission opère de grands effets dans les machines organisées.

Mais quand on pourroit disputer avec les Magnétistes sur la théorie qu'ils enseignent, cela ne feroit rien au résultat : qu'importe quelles sont les causes, quand les *effets sont évidens*? Vous autres, Messieurs, qui êtes si savans, avez-vous jamais pu expliquer comment un grain de *tabac* appliqué sur la membrane *pituitaire*, suffit pour soulever toute la machine, & produire une convulsion violente?

Un effet annonce nécessairement *une cause*; mais cette cause peut se dérober pendant des siècles à notre pénétration. Contentons-nous donc de mettre les effets à profit, & d'en constater l'existence.

Or, les effets produits par le procédé des Magnétistes sont *frappans*, *évidens*, *palpables* : le Rapport des Commissaires en fait l'*aveu*. Ces effets sont incontestablement le produit du Magnétisme, puisqu'ils ne sont pas le produit des trois causes que vous avez

supposées ; *attouchement, imitation & imagination.*

Donc des gens raisonnables peuvent , sur la foi des Commissaires , croire aux effets du Magnétisme , sans être accusés *d'une crédulité puérile* , ni mériter vos sarcasmes & vos *pamphlets* : donc des personnes éclairées peuvent , sans compromettre leur jugement & leur réputation , chercher dans le procédé nouveau un remède à leurs maux : elles y sont d'autant plus autorisées , qu'il y a une quantité de guérisons qui sont venues à la suite de cette curation.

C'est ici l'occasion de vous faire une petite remontrance sur une inconséquence bien étrange que vous vous êtes permise.

Vous prétendez que ces guérisons ne sont d'aucune considération en faveur du Magnétisme , parce que rien ne prouve qu'une guérison soit nécessairement l'effet du traitement médical , la Nature pouvant par elle-même guérir le Malade.

Cela est vrai ; mais il faut avouer aussi que lorsqu'un effet paroît régulièrement à la suite d'un acte quelconque , on est fondé à croire qu'il en est le produit. Ce raisonnement

doit même vous être précieux , puisque c'est lui qui sert de base à votre Médecine.

Aussi M. de Jussieux , l'un de vos Commissaires , a-t-il avoué franchement qu'il croyoit que les effets qui s'opéroient sous ses yeux , étoient le résultat de la magnétisation. Et il est singulier que ce Docteur ait été obligé , pour consigner cet hommage à la vérité , de s'isoler de ses Collègues & de faire un Rapport particulier.

Ce qui nous étonne encore , c'est de vous entendre ensuite reprochér aux Magnétistes leurs mauvais succès , en *cataloguant* avec emphase *telles & telles* personnes que vous assurez avoir été *viclimes* du Magnétisme. Cette misérable accusation s'est reproduite sous une multitude de formes : *Chansons* , *Brochures* , *Comédies* , & *jusqu'à des Estampes* qui offroient les *Cénotaphes* de ces prétendues *viclimes* du Magnétisme.

Ah ! Messieurs , y avez-vous bien pensé , en faisant graver des images de *tombeaux* ? Comment n'avez-vous pas senti avec quelle amertume & quel succès on pouvoit user contre vous de représailles ! Plus nous avons examiné ce reproche , moins nous l'avons compris.

D'abord, voyez combien il est absurde de dire que l'influence *magnétique* peut aggraver les maladies & envoyer le Malade au tombeau, quand, d'un autre côté, on prétend que l'influence *magnétique* est *nulle*, & qu'elle n'est capable de produire *aucune sensation*.

Auroit-on dû s'attendre à une pareille contradiction, de la part d'une Compagnie grave & familiarisée avec le raisonnement? De deux choses l'une : ou le Magnétisme produit une influence réelle, ou il n'en produit aucune.

Au premier cas, que deviennent vos *décisions*, vos *rappports*, vos *déclamations*?

Au second, quel nom donner à votre *accusation*?

« Si le Magnétisme n'existe pas, il ne peut pas *tuer*; & s'il *tue*, il existe donc ». Vous ne sauriez croire, Messieurs, combien l'imputation faite au Magnétisme d'être dangereux & de *tuer*, lui a donné de partisans parmi les bons Logiciens.

Ils ont dit : Si les Médecins accusent le Magnétisme d'être *meurtrier*, ils reconnoissent donc l'existence d'un *agent* quelconque, jusqu'ici *inconnu*, & transmissible par la communication. Voilà un grand point établi.

Quant aux mauvais effets qu'on lui attri-

bue, c'est chose à vérifier. D'ailleurs, il en résulteroit seulement qu'il faut étudier la nature de cet agent, en régler l'application, & maîtriser ses effets par de longues observations, comme il arrive à toutes les découvertes naissantes. Mais puisque la réalité de l'agent est constatée, c'est tout autant qu'il en faut pour consacrer la découverte.

Au surplus, ne vous imaginez pas, Messieurs, que ces *tombeaux gravés*, présentés à nos portes avec profusion, nous aient fait grande sensation. Est-il possible, avons-nous dit, que les Médecins s'abaissent à de pareilles misères, & qu'ils nous présentent de mauvaises gravures, au lieu de bonnes raisons ?

Que veulent dire ces *légendes*, ces *martyrologes*, ces *effigies* ? Cela se réduit à nous apprendre que sur plus de 8,000 personnes qui ont eu recours au Magnétisme, *vingt* ou *trente* ont succombé à leur maladie. Qu'y a-t-il donc là d'étrange, & qui mérite d'être prôné dans toute l'Europe ?

Les Médecins veulent-ils en conclure que le Magnétisme ne guérit pas toutes les *maladies*, & qu'il n'est pas une *sauve-garde* contre la mort ? Voilà assurément une belle découverte de la part de ces Messieurs ! Est-ce que

Mesmer

Mesmer s'est jamais vanté de donner un *brevet d'immortalité* à ceux qui viendroient à lui, & de les guérir *infailliblement* ? Il promet de seconder la Nature : voilà tout. Mais quand la Nature abandonne le Malade, & le laisse sans ressources, l'art de tous les hommes est inutile.

Les Médecins ont-ils prétendu présenter ces *morts* comme étant l'*ouvrage* du Magnétisme ? Une pareille imputation n'est pas concevable.

En effet, de ce que des Malades succombent entre les mains d'un Médecin, peut-on raisonnablement conclure qu'ils ont péri par le fait du *Médecin* ? Si cette conséquence étoit admissible, voyez, Messieurs, où vous seriez réduits : on devrait donc vous regarder comme les exterminateurs *nés* du genre humain.

En effet, ôtez les morts subites & violentes, il y a peu de mourans qui ne soient assistés d'un Médecin : votre charité vous conduit sous les toits délabrés de l'indigent, comme sous les lambris dorés des Grands : vous fréquentez les *Hôpitaux* & les *Palais* ; vos soins n'empêchent cependant pas la mort de s'emparer de sa proie : & ces milliers de cadavres qui, pendant l'année, sont abîmés dans la terre, peut on croire que vous leur ayez donné la mort ?

Vos femmes , vos enfans , vos parens , vos amis expirent entre vos mains , souvent d'une mort *prématurée* : peut-on vous accuser d'avoir abrégé leurs jours ?

Non , sans doute : il est aux forces humaines un terme , que tous les secours possibles ne peuvent étendre d'un seul instant.

Vous savez cela , Messieurs , mieux que personne. Il n'y a pas de jour que vous ne soyez obligés d'invoquer ces vérités pour votre justification, contre les réclamations des familles désolées : & vous vous avisez de faire *graver des tombeaux & d'imprimer des légendes!*

Nous savons gré aux Magnétistes d'avoir dédaigné de pareils moyens ; & nous remarquons avec plaisir , qu'en général ils se sont contentés de se tenir sur une défensive honnête & modérée , en se bornant d'en appeler à l'*expérience & aux effets.*

Voilà , Messieurs , à quoi il falloit vous réduire aussi. Nous ne prétendons pas , pour cela , que vous deviez adopter la doctrine du *Magnétisme* , & vous ranger sous les étendarts de MM. *Mesmer & Deslon* : nous voulons seulement dire , que les effets *étranges & constans* (observés par vos Commissaires) méritent bien de fixer votre attention ; qu'avant de

prendre un parti sur une question qui intéresse l'humanité, il faut que vous vous donniez la peine de l'approfondir mieux que vous n'avez fait jusqu'à présent, & de tenter des expériences que vous avez trop dédaignées.

Il n'y a aucun de vous, Messieurs, à qui les Magnétistes ne se fassent un vrai plaisir de communiquer les *procédés* du Magnétisme animal, & même de développer la *théorie* qui sert à les expliquer.

Votre mérite personnel, la considération qui vous est due, vous assurent de leur part un accueil distingué : ne les abordez point en ennemis, mais en observateurs, & ils s'empresferont de répondre à vos intentions. Profitez de cette facilité, qui peut-être ne sera pas toujours en votre pouvoir. Au lieu de déléguer un ou deux d'entre vous, pour examiner, à ses momens perdus & superficiellement, les effets du Magnétisme & vous en faire le Rapport, que chacun de vous s'occupe d'examiner par lui-même, & rédige un Rapport particulier de ce qu'il aura observé & appris. En pareil cas, on ne doit pas se fier aux yeux d'autrui. Interrogez successivement ceux qui magnétisent & ceux qui sont magnétisés ; comparez leurs discours, leurs réponses ; cher-

chez avec candeur & franchise à démêler, au milieu du prestige, s'il y en a, ce qui est l'ouvrage de la Nature. Mais en vous mettant en garde contre l'*imagination* qui admet tout, méfiez-vous aussi de la *prévention* qui n'admet rien.

Et quand chacun de vous aura fait ce cours d'étude (qui en vaudra bien un autre), vous comparerez vos observations, & vous ferez en état d'offrir au Public une discussion satisfaisante, propre à l'éclairer sur ce qu'il doit penser du Magnétisme.

C'est après de pareilles précautions que nous croirons à votre Rapport; parce que nous n'y verrons plus une décision précipitée, dictée par l'esprit de Corps, mais un jugement sain & tranquille, résultat d'une conviction éclairée, qui entraînera bientôt la nôtre.

Cette proposition vous révolte sans doute, parce que vous regarderiez comme honteux pour la Faculté de *revenir* sur sa décision, & de remettre en *question* un objet sur lequel elle a prononcé si affirmativement.

Mais ne vous y trompez pas; cette démarche tourneroit à votre éloge, & le Public vous verroit, avec reconnoissance, faire le sacrifice de votre amour-propre à l'intérêt général.

D'ailleurs, c'est bien en pareille matière qu'il doit être question de *morgue* & de *vanité* !
Rappelez - vous cette pensée d'un Ancien :
Je suis homme, & rien de ce qui touche à
l'humanité ne m'est indifférent : Homo sum, &c.

Or, ce qui paroïssoit un devoir à cet Ancien par sa seule qualité d'*homme*, est une obligation bien plus rigoureuse pour vous, Messieurs, par votre seule qualité de *Médecins*.

Ce titre vous impose la loi de ne rien laisser échapper de ce qui peut étendre ou perfectionner les moyens de curation & de soulagement : c'est à cette condition que chacun des Citoyens s'est dessaisi entre vos mains du soin de sa propre santé, pour vous en rendre dépositaires, & vous en former un domaine particulier.

Dans l'ordre de la Nature, chaque homme doit être son Médecin; il doit connoître ce qui est convenable ou nuisible à sa conservation : mais cette science salutaire, que possèdent les sauvages & les animaux, est perdue pour l'homme civilisé.

Eloignés de l'étude de la Nature par des occupations de toute espece, nous avons établi une classe d'hommes chargés par état de re-

cueillir & d'indiquer les remèdes propres à chaque maladie; & nous vous avons constitués nos *mandataires* en cette partie.

Votre mission est d'aller à la recherche de tout ce qui peut nous être utile, & d'apporter dans cette investigation tout le zèle & toute la patience dont vous êtes capables.

Quelque pénible que soit cette tâche, il ne vous est pas permis de l'é luder. Vous avez fait *serment* de la remplir, & d'y employer tous vos momens & toutes vos ressources.

Aujourd'hui qu'un système important de curation s'annonce à la Société, nous vous sommons, au nom de l'humanité entière, de le vérifier contradictoirement avec ceux qui le proposent; de le soumettre à un examen exact & scrupuleux, affranchi de toute prévention & d'esprit de parti, & de le faire passer par toutes les épreuves propres à fixer notre *opinion*.

Depuis long-temps, Messieurs, nous sommes scandalisés de cette espèce de ligue défensive que vous formez contre l'introduction de toutes les découvertes qui ne sont point l'ouvrage de la Faculté.

On pourroit vous pardonner cette résistance, si votre science étoit parvenue à un

degré de perfection qui ne laissât plus d'accès à de nouvelles combinaisons : mais vous êtes bien éloignés de cette position. Avouez avec nous, que votre profession est encore enveloppée de tant d'obscurités, qu'en vérité c'est abuser des termes, que de lui donner le nom de *Science*.

On appelle *science*, la réunion de *principes certains* qui conduisent à des *résultats évidens*.

Mais, de bonne foi, Messieurs, l'Art que vous exercez présente-t-il cet avantage ? a-t-il des principes certains ? donne-t-il des *résultats évidens* ?

Si votre art avoit quelque chose de sérieux & de réel, chaque Médecin n'auroit pas une théorie & une pratique particulières. On ne vous verroit pas vous donner publiquement des démentis scandaleux, sur des objets qui devroient être à l'abri de contradictions.

Bien loin de révoquer en doute l'*incertitude* de votre art, c'est cette même incertitude qui vous sert de justification.

Autrement, il faudroit donc vous rendre garans des méprises perpétuelles que vous faites, comme cela avoit lieu en Egypte, où les Médecins étoient responsables de la guérison des Malades qu'ils avoient entrepris.

Mais vous n'avez garde d'approuver une pareille loi, parce que vous alléguiez l'incertitude de la science que vous pratiquez.

Depuis plus de deux mille ans que votre travail sur le corps humain est réduit en *méthode*, & que vous soumettez les vivans & les morts à vos observations, avez-vous arraché le moindre secret à la Nature?

Si l'on s'amusoit à dégager votre Art de l'appareil scientifique dont vos prédécesseurs l'ont environné, & à dresser *l'inventaire* de vos connoissances; dans quelle affreuse indigence votre prétendue science ne s'offriroit-elle pas à nos yeux!

En effet, ôtez la grosse *Anatomie*, qui (parlant aux yeux) vous a fait connoître la situation des parties internes; sur le reste, vous êtes encore dans la plus parfaite perplexité.

Vous ne savez ni comment le corps animal se forme, ni comment il se conserve, ni comment il périt.

Naître, vivre, & mourir; voilà l'histoire de l'homme en trois mots; & ces trois mots sont pour vous trois mystères également impénétrables.

Vous n'avez aucune idée certaine sur la

nature de la machine, sur l'ensemble & l'accord de ses différens ressorts : vos diverses sectes de *Galenistes*, de *Machinistes*, de *Staliens*, de *Chimistes*, se taxent réciproquement d'ignorance.

Vous n'êtes pas mieux instruits sur l'usage & la destination des organes en particulier.

Il est assez plaisant de vous entendre, lorsque vous raisonnez sur nos *fibres*, comparer notre corps à un instrument à *cordes*, qui n'a besoin que d'être remonté comme un violon.

Vous parlez au hasard de l'influence de ces fibres sur la santé, sans considérer que la fibre est *molle* dans l'enfance & dans les femmes qui *se portent bien*; plus tendre dans l'adulte qui *se porte bien*; forte dans l'homme qui *se porte bien*, & *roide* dans le vieillard qui *se porte bien* : d'où il résulte que les causes des maladies que vous tirez de l'état de *roideur* & de *mollesse* des fibres, sont très-équivoques.

Vous ignorez la nature du *sang*; & tous les fourneaux chimiques n'ont pu parvenir à en faire une analyse exacte. Les *soufres*, les *sels*, les *huiles*, & autres ingrédiens que quelques-uns ont prétendu y trouver, sont traités par d'autres, de *chimères* & d'imagination.

Vous n'avez que des conjectures & des

syftêmes contradictoires fur l'ordre de la circulation, & fur la caufe qui la produit ; vous ne pouvez assigner aucune raifon folide qui détermine le cours du fang du centre aux extrémités, plutôt que des extrémités au centre, par une circulation inverfe.

Vous n'entendez rien à la force *propulfive* du cœur & des artères ; tous vos calculs fur cet article font des absurdités qui n'en imposent pas aux gens instruits.

La ftructure & la deftination *du cerveau* font encore une énigme pour vous.

Il ne faut pas vous demander ce qui produit le *mouvement alternatif de la poitrine* : vous dites bien que le *poulmon* fait l'office d'un *foufflet* qui reçoit l'air & le rend ; mais ce foufflet ne fe *meut* pas tout feul ; il faut une caufe qui le mette en mouvement ; & c'est cela que vous n'avez jamais pu deviner.

Vous n'en savez pas davantage fur l'utilité & fur l'ufage du *poulmon* : vous ignorez pourquoi cet organe eft d'une fi grande importance à la vie, & s'il eft vrai qu'il conduife de l'air *dans la maffe du fang*.

Jamais vous n'avez connu l'ufage & la deftination de *la rate*.

L'estomac eft encore pour vous un fujet de

disputes. Vous êtes de parfaits apprentis sur le mécanisme de la *digestion*. Se fait-elle par *trituration*, par *fermentation*, par *coction*, par *dissolution*? Ce sont autant de problèmes qui sont encore à résoudre.

La *secrétion* des humeurs & leur *filtration* à travers les organes vous tournent la tête. Vous n'avez jamais pu expliquer comment se forment la *bile*, la *salive*, l'*urine*, la *sueur*, la *vapeur transpiratoire*, &c.

Le *genre nerveux* est un vrai labyrinthe où vous vous perdez, quand vous avez la témérité de vous y engager.

Il ne faut pas vous interroger sur les *mouvements des muscles*, sur le mécanisme de leur *contraction*. Enfin, quelque fonction du corps humain qu'on puisse choisir pour en obtenir l'explication, on ne doit attendre aucune solution satisfaisante, parce que la *Physiologie* est encore dans son enfance.

Vous êtes réduits au silence, ou à des explications inintelligibles, quand on vous met sur le chapitre des *tempéramens*. On dit sans cesse qu'il faut qu'un Médecin ait égard au *tempérament du Malade*: cela peut être vrai; mais il est également vrai que la Médecine n'a

pas encore acquis le talent de tirer parti de cette connoissance.

Ceux d'entre vous qui sont de bonne foi, avouent que la considération du tempérament leur est inutile pour l'*application des remèdes*, & qu'elle ne peut tout au plus servir que pour le *régime*.

A l'égard des Médecins qui s'avisent de raisonner sur le tempérament du Malade, pour le faire entrer dans la combinaison des remèdes, malheur au Malade qui se laisse approcher de ce funeste Savant! « De toutes les notions » vagues de la Médecine, il n'y en a aucune, » dit M. Clerc, qui fournisse davantage à la » *Médecine HOMICIDE* ».

D'après cela, il n'est pas étonnant qu'on vous trouve si embarrassés quand il s'agit de connoître une maladie, d'en assigner le siège & la nature. La maladie est le dérangement d'un ou de plusieurs organes. Pour raisonner pertinemment sur ce dérangement, il est clair qu'il faut au préalable bien connoître l'état naturel du corps. L'imperfection de la Physiologie entraîne donc nécessairement celle de la *Pathologie*.

Voilà pourquoi vous n'avez que des incer-

titudes douloureuses & des contradictions désespérantes à nous offrir, quand nous vous appelons à notre secours.

L'un accuse un organe, celui-ci un autre : celui-là trouve la cause de la maladie dans le vice des fluides, celui-ci dans le vice des solides : un autre soupçonne la dissolution du sang, un autre son épaisissement.

L'un soutient qu'il faut détendre les *fibres*, l'autre qu'il faut les relâcher : un autre rejette ces idées, il voit tout dans une transpiration interceptée ; mais son Confrère combat son système, en lui parlant du système nerveux, &c. : & pendant ces débats, le malheureux Malade est réduit à se livrer à sa bonne fortune.

Aussi sommes-nous bien persuadés, d'après notre malheureuse expérience, que sur cent maladies, il y en a quatre-vingt-dix-neuf que vous traitez au hasard, sans être assurés de votre fait, & aux risques de traiter l'une pour l'autre.

Mais quand vous seriez assurés de distinguer l'espèce de la maladie, de quoi cela sert-il au Malade, si vous ne savez pas la guérir ? Or, pour guérir une maladie, il faut en connoître la cause ; &, de l'aveu de vos plus grands

Maîtres, cette cause vous est presque toujours impénétrable.

Il est de fait que vous ne connoissez point le mécanisme de la *fièvre*; & Lieutaud, l'un de vos Docteurs modernes, fait l'aveu que, « pour savoir quelque chose sur cette matière, » il faut commencer par oublier tout ce qui a été écrit & enseigné jusqu'à présent ».

Vous n'avez jamais conçu le retour périodique des fièvres quotidiennes, tierces, quartes, doubles tierces, &c. : cette rémittence & intermittence a tourmenté en vain votre imagination.

L'*apoplexie*, la *paralytie*, toutes les espèces de maladies nerveuses font, de votre aveu encore, l'opprobre & le désespoir de la Médecine.

Vous n'êtes pas plus avancés sur l'*hydropisie*, la *phtisie*, les *obstructions*, l'*asthme*, les *humeurs froides*, le *cancer*, la *goutte*, la *colique*, le *flux hémorroïdal*, le *tympanite*, la *rage*, la *contagion*, &c.

Il n'y a pas jusqu'aux indispositions les plus simples qui ne soient au dessus de vos forces; comme, le *cochemard*, la *migraine*, le *rhume*, la *fluxion*, les *contre-coups*.

Ce n'est pas que vous ne vous mêliez quelquefois de nous expliquer les causes de ces différentes maladies , pour nous faire croire que vous y entendez quelque chose; mais nous savons bien que cette explication est donnée par complaisance pour vos Malades, & pour n'avoir pas l'apparence d'ignorer ce qu'on vous demande.

Cette petite ruse vous est permise par vos *Casuistes* , & singulièrement par le Docteur le *François*, dans son Ouvrage sur la *Médecine* & les *Médecins* ; à condition néanmoins de ne pas pousser la p'aisanterie plus loin , & de ne lui donner aucune influence sur le choix des remèdes.

« Quelque ingénieuses , dit-il , que soient les
 » explications que les Auteurs ont *imaginées*
 » touchant ce qui se passe dans le corps , &
 » qui dépend de ses parties insensibles , &
 » touchant la *convenance* ou *disconvenance*
 » qu'il y a de la nature des remèdes avec
 » celle des maladies , ce sont toujours des
 » *imaginations*. Les systêmes des Médecins
 » étant fondés sur des *suppositions imaginai-*
 » *res* , c'est manquer de jugement que de les
 » prendre pour règle qu'on puisse suivre dans
 » la pratique de la Médecine.

» Les bons Médecins , ajoute-t-il dans un
 » autre endroit , se conduisent par l'expérience
 » ou par des raisons qui en sont tirées ; &
 » s'ils *expliquent* quelquefois la cause & la
 » nature des maladies , ce n'est que pour sa-
 » tisfaire *la curiosité des Malades ou des per-*
 » *sonnes qui sont présentes* , comme on fait à
 » l'égard des *enfans* qu'on amuse avec des
 » *babioles* , pour les empêcher de crier. *Tom. 2,*
 » *page 379* ».

Ainsi , Messieurs , vous voyez que nous ne
 sommes pas si dupes que vous pensez , sur les
 explications que vous hafardez avec nous ,
 & que nous savons fort bien à quoi nous en
 tenir.

Mais , d'un autre côté , voyez aussi quel
 fond nous pouvons faire sur vos secours ,
 d'après l'aveu bien établi , que vous ne connois-
 sez rien à la théorie des maladies.

Vous vous conduisez auprès de vos Elèves ,
 dans les Ecoles , comme au chevet de vos
 Malades , en leur débitant des *fariboles* que
 tout homme de bon sens s'empresse d'oublier
 bientôt.

Tel de vos Ecoliers seroit en état de dis-
 puter une Chaire de Professeur , qui seroit
 bien

bien embarrassé de traiter méthodiquement une fièvre ordinaire.

Nous n'avons donc pas d'autre ressource que de nous confier à votre *expérience* & à votre *observation*. Mais voici un autre Docteur qui ne vient pas nous rassurer : c'est Sauvage, qui prétend que l'*observation* & l'*expérience* sont insuffisantes sans le secours de la théorie. *C'est se jouer*, dit il, *de la vie des hommes*, que d'*entreprendre de pratiquer la Médecine sans être versé dans la théorie*. Nosolog. tome 1.

Or, en joignant ces deux assertions, nous nous trouvons déçus de toute espérance; car, d'un côté, voilà les Médecins qui déclarent que la *théorie* des maladies est impénétrable; que tout ce qu'on en fait ne consiste qu'en *imagination* & en *réveries* : & de l'autre, voilà un fameux Docteur qui déclare que, sans la connoissance de la théorie, il n'y a pas d'espérance à la curation des maladies, & qu'on ne peut même la tenter, *sans se jouer de la vie du Malade* : il résulte donc, clair comme le jour, que votre science n'est qu'une vraie chimère, & une témérité *dangereuse*, attentatoire à la sûreté du genre humain.

Mais nous voulons bien, Messieurs, admet-

tre que l'*observation* & l'*expérience* puissent suppléer quelquefois à la *théorie* ; il faudra au moins avouer que la Médecine , réduite à cet état , retombe dans un *empirisme* pour lequel vous témoignez vous-mêmes tant de mépris.

Vous direz peut-être que votre empirisme est *raisonné* , & fondé sur des résultats *observés* & *combinés*.

Nous vous demandons alors comment il vous est possible de vous procurer la connoissance de *ces observations*.

Il n'y a que deux moyens pour cela : *la tradition* , ou *l'observation personnelle*.

A l'égard du premier, nous n'y devons pas faire grand fond , parce qu'en matière d'*observations* , il est toujours de la dernière imprudence de se fier à autrui , & de raisonner d'après des yeux étrangers.

Ne dites pas qu'il faut faire une exception pour les Auteurs qui ont écrit sur la *Médecine* , parce qu'ils y ont apporté une exactitude au-dessus de tout reproche. Nous savons au contraire, de très-bonne part, que l'art de faire des observations justes & de les transmettre avec exactitude ; art aussi rare que

précieux, n'a pas été le partage de vos précédésseurs. « Il n'y en a aucun auquel on puisse » se fier entièrement; & la plupart sont remplis de vains & longs raisonnemens, dans lesquels les Auteurs débitent ce qu'ils imaginent, & semblent bien plutôt vouloir prescrire des lois à la Nature & la faire agir selon leurs idées, qu'ils n'en éclaircissent la conduite & n'en suivent les mouvemens ». Le François, tom. 1, pag. 283 ».

Votre fameux Hippocrate, votre divin Vieillard de Cos, n'est pas même excepté de la classe de ces mauvais Observateurs.

Pendant que plusieurs d'entre vous s'extasient devant ses Ouvrages, d'autres, ni moins instruits ni moins éclairés, n'y trouvent qu'une Histoire tronquée des maladies, beaucoup d'incertitude dans le pronostic, & encore plus d'obscurité dans le traitement.

Lieutaud prétend « que plusieurs d'entre vous n'en parlent avec vénération, que parce qu'ils savent qu'il est du bon ton de l'admirer, pour avoir l'air de l'avoir étudié ».

Ceux qui possèdent le mieux leur Hippocrate, ne sont pas même d'accord entre eux sur l'explication de ses Aphorismes, qu'ils entendent quelquefois d'une façon toute diffé-

rente. On prétend que depuis deux mille ans vous disputez sur le 22^e Aphorisme de la 1^{ere} section.

Combien de milliers de Malades ont été les victimes de ces observations fautives, sur la foi desquelles vous vous êtes conduits ! Ces funestes méprises sont avouées par un de vos Auteurs, qui leur reproche de *s'être joués de la vie & de la santé des hommes.*

Hecquet les accuse d'avoir *tué* après leur mort.

M. Clerc assure que presque toutes les Pathologies sont *infidèles.*

D'après cette idée qui nous est donnée du mérite de vos *Observateurs*, nous ne devons pas faire un grand cas des lumières qu'ils vous procurent

Il ne reste donc que vos *observations personnelles*, qui soient en état de nous rassurer : mais vos Livres nous apprennent encore qu'aucun Médecin n'est en état de tenir, de sa propre expérience, assez d'*observations* pour pouvoir s'en faire un guide assuré.

Comment un seul homme pourra-t-il en effet connoître plusieurs milliers d'espèces de maladies, distinguer leurs nuances, leurs variétés, leurs différens symptômes ? Un de vos

Auteurs assure, « qu'il seroit nécessaire d'avoir
 » traité au moins *dix mille Malades* de la
 » petite vérole, avant de pouvoir découvrir
 » par soi-même quel remède convient le mieux
 » dans le cas dont il s'agit. François, *tom. 2,*
 » *pag. 76.*

» Or, continue-t-il, il n'y a pas de Méde-
 » cin, quelque employé qu'il soit, qui ait traité
 » un si grand nombre de Malades attaqués
 » de la petite vérole, ou de telle autre ma-
 » ladie que ce soit : un homme ne peut donc
 » pas, de sa propre expérience, découvrir ce
 » qui réussit le plus en pareille occasion » ?

Le même Auteur atteste qu'un Médecin ne peut tenir compte d'une *observation* quelconque, qu'il n'ait vérifiée au moins *cent fois* ; sans quoi l'observation doit être regardée comme suspecte : d'où il conclut qu'il est impossible à un seul homme de se faire un *code* de sa propre expérience, & qu'il faudroit *pour cela qu'un Médecin vécût plusieurs milliers d'années.* Pag. 80.

Mais si le Médecin ne peut trouver de moyens assurés d'étudier son art, ni dans le *raisonnement*, ni dans sa *propre expérience*, ni dans l'*expérience traditionnelle de ses prédécesseurs*, dites-nous donc où vous irez puiser

votre science ? car , en ôtant & la *théorie* & l'*observation* , il ne vous reste plus d'autre ressource que de la tenir par *infusion*.

Mais nous voulons bien , Messieurs , supposer pour un instant , qu'à l'aide d'une longue *expérience* , d'une *suite d'observations exactes* , combinées avec une *excellente judiciaire* & d'une *pénétration supérieure* , il soit possible de suppléer au défaut de théorie : où trouverons-nous un être *priviliégié* qui réunisse tant d'avantages ?

Vous conviendrez , avec nous , qu'un pareil phénomène ne se rencontre pas sous la main.

Cardan prétend qu'il faut *mille ans* à la Nature pour produire un bon Médecin.

Vos Auteurs modernes avouent que la science de la Médecine surpasse les forces d'un *esprit ordinaire* ; qu'un *génie supérieur* peut avec peine y atteindre ; & qu'elle doit être considérée comme un *don céleste* , réservé à un petit nombre.

Pauci quos æquus amavit

Jupiter

Virg.

Hecquet assure « que les profondeurs de la » Médecine sont telles , qu'on peut vieillir en » la pratiquant , sans les pénétrer ».

Si jamais quelqu'un a paru *doué* du génie *médical*, ce fut sans doute *Hippocrate*, qui, dans le cours d'une longue carrière, eut l'avantage de fortifier ses lumières naturelles par des observations nombreuses.

Or, cet illustre Vieillard, en faisant, sur la fin de ses jours, le recensement de ses connoissances & de ses succès, avoue qu'il ne trouve dans cet examen qu'un sujet de *honte* & de *confusion*.

« Je me reconnois, dit-il, plus digne de
» *blâme* que d'*éloge*; &, parvenu à une ex-
» trême *vieillesse*, je suis encore bien loin de
» posséder la science de la Médecine ».

Suivant ce même Hippocrate, le comble de l'excellence du Médecin est de faire *moins de fautes* qu'un autre. VEHEMENTER hunc Medicum laudarem, qui MINUS PECCET.

Or, s'il est vrai qu'un vrai Médecin coûte tant à faire à la Nature, quelle idée devons-nous avoir de ceux que vous *fabriquez* chaque jour dans vos Ecoles? à qui persuaderez-vous que vous avez trouvé le moyen de faire en trois ou quatre ans ce que la Nature ne peut faire que dans des milliers d'années, & que la *vocation* particulière à cet état s'applique avec un bonnet de *Docteur*?

Vous, Messieurs, qui nous reprochez si amèrement notre crédulité, qui l'exposez sur des Théâtres & des tréteaux à la dérision publique, vous auriez bien davantage raison d'en rire, si nous la portions jusque-là.

Cela posé, de quoi nous sert-il qu'il y ait dans le monde une *Médecine*, s'il ne se rencontre aucun individu capable de la posséder? Aurant vaudroit-il qu'il n'y en eût pas. Que nous sert-il qu'il y ait quelques individus qui l'exercent avec succès, si ces individus sont tellement rares, qu'il faille des milliers d'années & une faveur expresse du Ciel pour en obtenir un *seul*? Et quand nous pourrions nous flatter d'être nés dans ce siècle heureux qui doit produire cet être de prédilection, de quelle utilité nous seroit-il? Confondu entre une multitude d'autres Médecins, ne portant aucun signe distinctif; ce sera donc le pur hasard qui nous déterminera vers lui; & dès-lors ce présent du Ciel sera en pure perte pour les *dix-neuf vingtièmes* des Malades.

Il y a plus; quand nous parviendrions à le reconnoître, il ne nous seroit pas permis de recourir à ses soins; ses talens précieux seront perdus pour la Société, s'il a le malheur d'avoir étudié dans d'autres Ecoles que les

vôtres. Et si quelqu'un de vous, frappé de ses succès, consent de se départir de la rigueur de l'étiquette en sa faveur, & communiquer avec lui, vous le déclarerez *faux-frère*, & le frapperez, en bon Latin, d'un décret d'exclusion : *Quod, cum illicitè præctitantibus Medicinam, publicè factitaverit.* (Décret du 23 Octobre 1784, contre les sieurs Varnier, Deslon, & quatre autres Docteurs de la Faculté.)

Néanmoins, Messieurs, nous voulons bien ne pas prendre à la rigueur ce qui nous est attesté par vos Auteurs, & nous avons du plaisir à croire que la Médecine n'est pas aussi difficile qu'on le prétend, qu'elle n'exige pas des qualités *supérieures* ni un *génie extraordinaire*, au dessus de la portée du commun des hommes, & que tout homme de bon sens a de justes prétentions à pratiquer cet Art avec succès, après plusieurs années d'*observations*, d'*études* & d'*expériences*.

Vous voyez, Messieurs, que nous vous plaçons dans une hypothèse bien favorable, en supposant que chacun d'entre vous a reçu du Ciel les talens propres à exercer un Art qu'Hippocrate reconnoissoit être au dessus de ses forces.

Mais au moins, avouerez-vous que, pour parvenir à cette *expérience* qui fait la base de votre science, il faut un grand nombre d'*années* d'observations.

Or, il est évident que ce cours ne peut se faire qu'aux dépens des Malades; & cette vérité est si frappante, qu'elle vous a perpétuellement été reprochée : *Per mortes agunt, & de corio luditur humano*, disoit *Pline*.

Hecquet assure que les Médecins se préparent des remords pour l'avenir, & que sur leurs vieux jours ils forment une confrérie de *Pénitens*.

Vos Auteurs anciens & modernes font l'aveu qu'un Médecin n'arrive à la science qu'à travers des *bataillons de morts & de blessés*.

M. Clerc, dans son *Traité de l'Homme malade*, page 32, propose au Gouvernement un Etablissement pour empêcher les jeunes Médecins de *se jouer de la vie des hommes & de vivre d'homicides*.

Ainsi, pauvres Malades que nous sommes, nous voilà donc destinés à servir à vos *essais*?

Qui nous dit que celui de vous que nous appelons, a fini son *cours* d'expériences & d'essais? qui nous dit qu'il ne nous regarde

pas comme une nouvelle victime destinée à l'éclaircissement d'un doute ?

Cette considération est d'autant plus effrayante, qu'il n'y a aucun moyen d'éviter le danger. Votre science est si équivoque, qu'elle ne laisse pas même d'indices pour reconnoître ceux qui en ont quelque teinture.

Direz vous qu'il faut choisir entre ceux que la voix publique & la vogue générale désignent comme les plus capables ? Quelle ressource ! Nous savons trop bien que la célébrité n'est pas toujours le garant du mérite ; que la renommée peut s'obtenir par le concours heureux de circonstances, par l'esprit de souplesse, de complaisance, de hautes protections, des prôneurs gagés, & plusieurs autres voies qui, bien loin de supposer le mérite, en font quelquefois l'exclusion.

Ce n'est pas que nous prétendions que tous ceux d'entre vous qui ont acquis de la célébrité la doivent à de pareils moyens. A Dieu ne plaise ! nous savons très-bien qu'il y en a qui, par une capacité supérieure, un jugement fin & délicat, ont mérité la distinction dont ils jouissent ; nous disons seulement que la célébrité n'est point un gage infaillible de

mérite; & nous allons plus loin encore; c'est qu'il existe peut-être, au milieu de vous, des Médecins ignorés, inconnus au Public, végétant sous un toit modeste, qui, par l'étendue des connoissances, le discernement des maladies, la justesse du pronostic & l'heureuse application des remèdes, mériteroient la réputation que le bonheur a distribuée à d'autres.

Mais d'ailleurs, Messieurs, ces Médecins jetés dans la haute Médecine & le *grand emploi*, de quel secours prétendez-vous donc qu'ils nous soient? Pour la *théorie*, ils n'en savent pas assurément plus que le moindre d'entre vous (puisque'il n'y a aucune *théorie* qui ne soit une pure imagination): leur supériorité ne résulte donc que de l'observation & de l'*expérience*. Or, ce *grand emploi* devient un obstacle invincible à cette *observation salutaire*, qui fait l'unique ressource de votre science. Obligés, par l'étendue de leurs occupations, à parcourir en un jour toutes les extrémités d'une ville immense; le temps de la course prend la moitié de la journée; il ne leur reste donc que quelques instans à donner à chacun de leurs Malades: avec quelle insouciance ils examinent les symptômes d'une maladie naissante! avec quelle légèreté ils la jugent!

comme ils abrègent sur des détails qui quelquefois leur fourniroient une solution lumineuse ! Aucune consolation pour le Malade qui cherche à lire dans les yeux du Médecin ce qu'il doit craindre ou espérer ; aucune instruction satisfaisante pour ceux qui l'entourent ou qui s'intéressent à lui. Le Docteur , plus occupé du Malade qu'il va voir que de celui qu'il a vu , compte les minutes , signe une ordonnance , & disparaît.

N'espérons pas qu'il revienne pour suivre la marche de la maladie , épier ses périodes , considérer ses variations , juger l'effet de ses remèdes. Il revient effectivement ; mais , asservi à l'ordre de ses quartiers , il lui est impossible de déranger sa marche , qui ne le jettera à notre porte qu'à telle heure , quels que soient nos cris & notre impatience.

Or , pendant cet intervalle , la maladie a manifesté des symptômes importants , mais *fugitifs* , qui auroient éclairé le Médecin sur le vrai caractère de la maladie : ces symptômes ne se retrouvent plus à l'arrivée tardive du Médecin , qui ne les soupçonne seulement pas : il interroge la garde , les assistans. Mais , de bonne foi , est-ce ainsi qu'une maladie s'observe ? n'est-ce pas se moquer , que de

nous donner ces visites *sautillantes* pour un examen suffisant.

Pour que la Médecine ne fût pas une chimère, il faudroit qu'un Médecin ne quittât pas de vue son Malade, & le surveillât au point de tenir registre de toutes les sensations momentanées qu'il éprouveroit : on sent bien que cela est impossible ; mais au moins faut-il avouer que plus on s'éloigne de ce procédé, moins on est utile au Malade, & qu'à cet égard les moins occupés sont les plus précieux.

Floyer, Médecin Anglois, *astmatique* pendant trente ans, fit un *Traité de l'astme*, dans lequel il s'étudia à retracer tous les symptômes de sa maladie jour par jour : malgré cette attention scrupuleuse, *Lieutaud* prétend qu'il s'est trompé sur l'espèce de sa maladie, & qu'il est mort sans la connoître, &c.

Si un *Malade*, Médecin de profession, n'est pas parvenu à bien caractériser une maladie chronique, dont il sentoit à chaque instant les effets, pendant trente années, qu'on juge quel cas l'on doit faire, Messieurs, de vos décisions sur un simple apperçu fait en *courant* !

Aussi rien n'est-il plus commun que de vous voir prendre le change sur une maladie, & ne la connoître qu'à l'*ouverture du cadavre*.

L'indication des remèdes offre la même incertitude. De plusieurs Médecins assemblés en consultation, l'un opine pour la saignée, l'autre la déclare dangereuse; celui-ci veut les vésicatoires, celui-là les bains; tel autre s'entient aux purgatifs, & tel autre réclame les *altérans* : & cette tumultueuse cohorte, appelée pour le secours du Malade, lui procure, par ses contradictions, un supplice nouveau.

Il y a un autre reproche bien plus grave encore à vous faire, sur l'entêtement de chacun de vous pour faire prévaloir son opinion & son système dans le traitement d'une maladie, au point de ne pas admettre auprès du Malade un remède qui seroit d'ailleurs reconnu pour être salutaire : & la vanité l'emportant sur le devoir, on a vu plus d'un Médecin se résoudre à laisser périr le Malade, plutôt que de le voir guéri par un de ses rivaux.

Nous n'aurions jamais soupçonné cette affreuse vérité, si elle ne nous étoit révélée tout récemment par un de vos Auteurs.

« Rien n'est plus opposé aux progrès de
» la Médecine, dit M. Clerc, que ces jalou-

» lies, ces haines qui la divisent, & qui font
 » quelquefois, je frémis de le dire! aban-
 » donner ou sacrifier un Malade, au *lâche* &
 » *meurtrier dépit de le voir guérir par un*
 » *autre.* Traité de l'Homme malade, tom. I,
 » pag. 53 ».

Combien la situation d'un Malade n'est-elle pas à plaindre, s'il a tout à la fois à combattre & l'*ignorance* du Médecin & sa *vanité!*

Quel degré de confiance devons-nous avoir dans un *Art* qui nous offre tout à la fois de l'incertitude dans les deux points qui lui servent de base; savoir, la *connoissance de la maladie* & l'*application des remèdes?*

Mais comment seriez-vous d'accord sur le genre de traitement convenable? Il faudroit pour cela que vous fussiez certains de l'effet qu'opère chaque médicament; & c'est précisément ce que vous ignorez.

Depuis que vous usez de la saignée, vous n'avez jamais pu expliquer d'une manière uniforme l'effet de la saignée, faute d'avoir des idées bien saines sur la *circulation*. On connoît vos violentes querelles sur la saignée, *dérivative, révulsive & spoliative.*

Il y a eu sans doute des cas où la saignée a été suivie d'un grand succès; mais alors même vous ne pouvez pas rendre compte du mécanisme qui a procuré le succès: la cause en est peut-être toute différente de celle que vous présumez. Hecquet a fait un Ouvrage, dans lequel il établit cette incertitude; & c'est à raison de cette incertitude que vous êtes si partagés entre vous sur l'efficacité de la saignée, sur le temps de son application, & sur le nombre des saignées.

Les uns croyant que toute la *force* de l'homme réside dans son sang, & qu'il est important de la lui conserver pour lutter contre la maladie, n'emploient la saignée qu'avec la plus grande répugnance & à la dernière extrémité. L'Annotateur de Sauvage parle d'un Médecin de sa connoissance, qui n'employoit jamais la saignée, même dans les maladies inflammatoires, & qui les guérissoit fort bien avec des rafraîchissans, des humectans & des purgatifs.

D'autres, au contraire, prétendant que la quantité de sang n'est pas essentielle à la santé, & que même elle arrête les mouvemens du cœur, trouvent au bout d'une lancette le remède à tous maux; & si douze ou quinze

saignées ne fussent pas, ils en ordonnent davantage; quelques-uns même ne sont contents que lorsque le Malade est parvenu à un état de *défaillance* ou de *syncope*.

Ceux-ci sont traités de *Bouchers* par les Médecins *purgeans*, que de leur côté ils tournent en ridicule, en les appelant *Stercoraires*.

D'autres Médecins, prenant le milieu, reconnoissent l'utilité de la saignée en *certain*s cas, & son danger dans d'autres. Si vous manquez l'instant, disent-ils, ou si vous vous méprenez sur l'indication, le Malade périt.

Or, cette indécision est aussi redoutable, en ce qu'elle laisse toujours la perplexité de savoir quels sont les cas qui déterminent l'indication de la saignée, le *lieu* & le *nombre*: l'un veut qu'en telle maladie on use de la saignée, l'autre dit que ce n'est pas le *cas*.

Celui-ci ne permet que deux ou trois saignées; celui-là les veut en grand nombre, *usque ad deliquium*.

Même embarras sur la qualité: l'un veut une saignée du *bras*, l'autre du *pied*, l'autre à la *jugulaire*.

Et tout cela, comme nous vous l'observions il y a un instant, parce que vous ne connoissez rien au mécanisme de la *circulation* du

sang, qui pourroit seule vous instruire sur le véritable effet de la saignée.

On en peut dire autant des *vésicatoires*, que vous employez pour attirer l'*humeur* à l'extérieur, sans connoître comment ils opèrent. Pour être en état de faire un usage raisonné de ces emplâtres vésicatoires, ou des *cautères*, il faudroit que vous connussiez le mécanisme des *secrétions*, la circulation des humeurs, leur analogie & leur affinité avec les parties externes : mais n'ayant sur tout cela que des idées fautives, vous êtes réduits, en pareille matière, à un pur *empyrisme*. Aussi, y a-t-il une quantité d'occasions où les *vésicatoires* & les *cautères*, loin de servir à la guérison du Malade, aggravent son mal.

L'usage des *bains* est encore une énigme pour vous. Dans quels cas sont-ils utiles ou dangereux ? les faut-ils *chauds* ou *froids* ? Vous n'avez sur tout cela rien d'assuré, puisque vous ignorez même comment agissent les *bains*.

Les *évacuans*, les purgatifs, dont vous faites un si grand usage en général, opèrent par des moyens qui vous sont absolument inconnus. L'effet d'une once de *manne* met en déroute votre imagination.

Est-ce mécaniquement que les purgatifs & les évacuans agissent sur les matières qu'ils précipitent ? La plupart de vous le croient ainsi. En expliquant à leurs Malades l'effet des purgatifs, ils leur font entendre que ces purgatifs s'attachent aux parois de l'estomac, s'amalgament aux matières visqueuses & glaireuses qui s'y rencontrent, & retombant ensuite dans les intestins, entraînent avec eux le mauvais levain dont ils se sont imprégnés ; ou, si vous ne donnez pas cette explication, vous en donnez d'autres qui ne valent pas mieux.

Dans le vrai, vous ignorez complètement d'où un médicament tient sa vertu *purgative*, & comment il la déploie. Il y a même lieu de croire qu'il n'agit pas dans l'estomac par un effet *mécanique*, mais par un effet *physique*, c'est-à-dire, par le développement de parties spiritueuses, qui, se répandant sur les fibres, les agitent, leur donnent du ton par des oscillations utiles & des secousses, d'où résulte l'évacuation des matières.

Vous n'êtes pas mieux instruits sur l'effet de vos *altérans*, auxquels vous supposez la vertu de changer l'état des *humeurs*, & de les dépouiller des matières hétérogènes qui les vicient ; tels

que les *corroborans*, les *calmans*, les *apéritifs*, les *anti-scorbutiques*, les *résolutifs*, les *incisifs*, les *absorbans*, &c.

Rien n'est plus absurde que de vous voir assigner à chacun de ces médicamens ses fonctions & son *département*. Celui-ci doit aller à la rate, & celui-là au foie; un autre frappera droit au cœur, pour y exciter son battement ralenti; tel autre s'introduira dans les extrémités capillaires, pour y déloger une congestion d'humeur qui s'y rencontre.

Il sembleroit, à vous voir faire ces distributions, qu'une inspiration divine vous a dévoilé ces propriétés merveilleuses, ou qu'une expérience incontestable vous les a fait connoître: il n'est cependant rien de tout cela. Ces prétendues propriétés sont l'ouvrage de votre imagination; & vous êtes fort embarrassés quand il s'agit de les expliquer aux gens instruits.

Quelques grains ou quelques gros d'un remède peuvent-ils changer la masse des *humeurs* ou l'état des *solides*?

Les médicamens introduits dans l'estomac, en se combinant avec les matières qu'ils y rencontrent, ne perdent-ils pas leur énergie & leur vertu? ce qu'il en parvient aux secondes

voies est-il capable d'opérer quelque effet ?

Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques altérans qui produisent un prompt effet ; tels que le *safran de Mars*, qui arrête en un instant le crachement de sang ; l'*opium*, qui provoque le sommeil, &c. Mais ces prompts effets sont inexplicables pour vous, & s'opèrent par des moyens que vous ne soupçonnez pas.

Ces effets résultent de la combinaison de notre organisme avec l'organisme du remède. Or, ignorant l'un & l'autre, il est bien clair que le produit de cette mixtion doit être également un mystère pour vous.

Vous avez quelquefois tenté de pénétrer dans l'intimité des plantes, pour en connoître les *principes* & en tirer quelque conséquence dans l'*application* : mais la Nature s'est jouée de vos recherches.

On fait que l'analyse chimique des plantes n'est d'aucune ressource pour obtenir la connoissance de leurs principes, qui, étant altérés par l'action du feu, s'offrent aux yeux dans un état de combinaison tout différent de ce qu'il étoit avant la décomposition.

La vertu des plantes réside dans leurs parties spiritueuses : or, ces parties, qui sont incoërables, s'évaporent au moindre degré de

chaleur, & vous échappent par le moyen même que vous avez imaginé pour les retenir; & l'analyse chimique ne laisse subsister que des principes communs à tous les végétaux qui ont des vertus les plus opposées: c'est ainsi que les plus subtils poisons donnent le même résultat que les plantes nourricières. On tire les mêmes principes du *choux-fleur* & du *solanum furiosum*, du *cerfeuil* & de la *cigüe*.

Si, après avoir décomposé une perdrix par les procédés chimiques, on réunit toutes les parties qui en sont restées, ces parties, dépouillées de la vapeur subtile & volatile qui les unissoit, n'offrent plus qu'un *résidu* infalubre & dangereux.

Or, puisqu'on ne peut pas, par ce moyen, distinguer ce qui nourrit d'avec ce qui empoisonne, à plus forte raison ne pouvez-vous découvrir les diverses propriétés des plantes, ni distinguer les nuances imperceptibles qui les caractérisent.

Vous êtes donc réduits à vous rejeter sur l'expérience; & vous dites, pour vous excuser, qu'il suffit d'être assuré que tel remède possède telle propriété, pour être autorisé à l'appliquer dans les cas convenables.

Mais cette raison est bien peu satisfaisante ; parce qu'il se trouve à chaque instant des occasions où l'application d'un médicament dépend de la connoissance exacte de sa nature ; & si le Médecin ignore le *pourquoi* & le *comment* , il risque d'atténuer la vertu du médicament en le combinant avec un autre , ou bien de le placer à contre-temps , & dans une maladie dont il traversera la marche.

De ce qu'un médicament a réussi plusieurs fois , il ne s'ensuit pas qu'il soit efficace dans toutes les maladies de la même espèce & sur tous les Malades.

Il peut se faire qu'il ait agi par des procédés tout-à-fait contraires à ceux qu'on lui suppose ; il est possible même qu'en paroissant avoir été utile , il ait été nuisible , ou qu'il ait été salutaire , sans qu'on doive lui avoir obligation de la santé.

Servasti , non idèd servator es , venenum aliquando pro remedio fuit. Non idèd numeratur inter salubria ; quædam profunt nec obligant.
Sénec.

Vos Livres nous fournissent une multitude d'exemples de réputations usurpées par les drogues.

Vous connoissez si bien la nécessité d'être

instruits du mécanisme qui opère les effets des médicamens, que vous affectez, en les employant, de les combiner avec l'espèce de la maladie : mais cette apparence de raisonnement devient une nouvelle source de méprises & de contradictions.

Par exemple, quand il s'agit d'expliquer l'effet des liqueurs spiritueuses sur les personnes en syncope, vous dites que cet état provient du relâchement des fibres, lesquelles sont rétablies sur leur *ton* par l'effet de ces esprits ; mais d'autres Médecins, qui attribuent la *syncope* à l'épaississement du sang, prétendent que les émanations subtiles & pénétrantes des liqueurs spiritueuses, en s'introduisant dans le sang, le divisent, le hachent & lui rendent sa fluidité : un troisième donne un démenti aux précédens, en assurant que les liqueurs spiritueuses n'agissent que par l'abondance d'esprits animaux qu'elles fournissent au cerveau ; un quatrième rit de ces explications, &c.

Il en faut dire autant de l'efficacité du *quinquina* dans les fièvres intermittentes, que chacun explique à sa manière, &c.

Au surplus, comment l'expérience nous pourroit-elle rassurer sur la vertu de vos mé-

dicamens, lorsque nous vous voyons si peu d'accord à ce sujet?

Vous avez chacun vos *pilules*, vos *poudres*, vos *eaux*, dont vous vantez les merveilleux effets : il n'est guère de Médecin qui n'ait parmi les médicamens un *favori* qu'il affectionne & qu'il élève par-dessus tous les autres. Ces *élevations* médicales suivent la destinée des faveurs de Cour, & même subissent l'empire de la mode.

On a vu successivement en France dominer la *saignée du pied*, le *kermès*, le *nitre*. Après quelques années d'empire, un médicament fait place à l'autre. Nous avons vu l'*écorce d'orme pyramidale* à la veille de la plus belle fortune ; & chacun de ces médicamens s'appuie sur l'*expérience* la plus heureuse.

Or, quelle confiance donner à une Médecine qui éprouve des *variations* aussi bizarres ? Ce qui est bon dans un temps doit l'être dans l'autre ; & si vous vous trompiez tous *hier*, qui nous dit que vous ne vous trompez pas encore aujourd'hui ?

Les remèdes les mieux établis parmi vous ne sont pas à l'abri des contradictions. Vous ordonnez le *safran* de Mars comme *apéritif*, au moyen d'une manipulation qui change,

dites-vous, sa qualité *astringente* ; mais d'autres Médecins assurent qu'il ne cesse pas d'être *astringent* par cette préparation, & que, donné comme *apéritif*, il peut faire le plus grand mal.

Le *camphre* est ordonné comme *échauffant* par quelques-uns de vous ; par d'autres il est employé comme *rafraîchissant* ; & vous n'êtes pas d'accord sur la préparation qui peut opérer cet effet contraire.

Plusieurs contestent au *castoreum* sa qualité antispasmodique, que d'autres lui supposent.

Votre *codex* indique le creffon, le cochlearia & le becabunga comme *dépuratifs* ou *antiscorbutiques*, étant mis en *decoction* ; mais d'autres Médecins prétendent que cette indication est tout-à-fait fautive, parce qu'en supposant à ces plantes les qualités en question (ce qui est très-incertain), l'ébullition suffiroit pour la leur faire perdre.

Il n'y a pas long-temps encore que, pour vous épargner la peine d'étudier chaque plante, vous mettiez en principe, que toutes les plantes d'une même classe étoient douées de la même vertu.

Par exemple, que toutes les *labiées* étoient

cordiales ; que toutes les *umbellifères* étoient vulnéraires & apéritives ; les *crucifères* antiscorbutiques , &c.

Cette manière étoit fans doute bien plus commode pour abréger l'étude & les recherches ; mais , par malheur , on a découvert que cette uniformité prétendue étoit une chimère , & qu'il se trouvoit dans une même classe , des plantes dont les effets étoient absolument opposés.

C'est ainsi que la classe des *campaniformes* renferme l'*alleluia* , l'*épurge* & l'*ésule* : le potiron & le melon d'eau s'y trouvent entre le concombre & la coloquinte.

Dans la classe des plantes *monopétales* , on voit la *pervenche* & la petite *centaurée* aller de pair avec le *stramonium* , la *jusquiame* & le *tabac*.

Dans la classe des *umbellifères* , le *cerfeuil* est confondu avec la *cigüe*.

Qu'on juge donc à quels risques effrayans ont été exposés les Malades traités d'après une pareille méthode !

Vous n'êtes pas même d'accord sur les parties d'une plante qui doivent être employées.

L'un ne trouve de vertu que dans la *fleur* ,

l'autre transporte tout le mérite de la plante dans la *racine*.

Celui-là prescrit les *feuilles* ; celui-ci s'attache à la *tige*.

Quelques - uns prétendent qu'une même plante peut avoir différentes propriétés dans ses diverses parties ; ce que d'autres nient : & en général aucun de vous ne s'appuie ni sur des principes assez sûrs, ni sur des expériences assez bien constatées , pour faire valoir son opinion sur celle de son Confrère.

Mais, en supposant la vertu des plantes parfaitement connue , à quoi bon cette kirie de plantes ordonnées par *décoction* ou *infusion* ? Si ces plantes ont la même vertu, il suffit d'une seule espèce en plus grande dose.

Si elles sont contraires, elles s'entredétruisent, & la boisson est inutile.

Vous direz peut-être que votre objet est de les tempérer les unes par les autres, pour vous procurer un résultat tel qu'il vous convient. Ah ! pour le coup, c'est un peu trop exiger de notre crédulité ; nous savons très-bien qu'un mélange pareil n'offre qu'un résultat incertain , auquel vous ne pouvez assigner aucune propriété.

Hippocrate connut *trois cents plantes* ; & c'étoit beaucoup trop. *Galien* en connut le double. *Tournefort*, dans un seul voyage, augmenta de *mille trois cent cinquante-six* plantes le nombre de celles qui étoient déjà en usage. *Herman* y en ajouta davantage : *Michelli* plus de *mille*, sans compter celles qu'on doit à *MM. Vaillant*, de *Jussieu*, & autres célèbres Botanistes ; de manière que vous en connoissez à présent près de *six mille*.

Or, dans un aussi prodigieux nombre de plantes, il est certain qu'une *vingtaine* seroit suffisante pour toutes les maladies possibles ; encore ne seroient-ce pas les plus rares ni les plus coûteuses qui seroient le meilleur effet, mais les plus *simples*, celles que nous foulons aux pieds dans nos jardins, dans nos *champs* (1).

(1) Tous les remèdes internes n'ont au plus que 40 qualités primitives.

Et les remèdes externes (ou topiques) en offrent 14.

D'où il suit qu'il suffiroit de 40 Plantes pour les remèdes *internes*, & de 14 pour les remèdes *externes* ; ce qui feroit en tout 54 *Plantes*.

Mais comme il n'y a pas de Plantes qui ne réunisse au moins trois *propriétés*, ces 54 remèdes peuvent donc se réduire à DIX-HUIT PLANTES, qui sont plus que suffisantes pour remplir toutes les *indications* possibles : cette

Il en faut dire autant des médicamens chimiques, que vous prodiguez pour la moindre indisposition. Vous transportez dans l'estomac d'un Malade le laboratoire d'un Apothicaire. Nous ne voulons point donner de foi à des imputations que nous trouvons consignées dans vos propres Livres, & desquelles il résulte que des intérêts particuliers vous engagent à ce procédé. Fr. tom. 2, pag. 52.

Mais ne ferez-vous pas réflexion, Messieurs, que nous sommes dans un siècle éclairé, dont on ne peut plus espérer la même résignation ni la même simplicité ?

Nous savons très-bien que les médicamens chimiques sont en petite quantité, si on veut les réduire à ceux qui sont salutaires; que cet amas prodigieux de drogues dont vous accablez vos Malades, n'est bon que pour celui qui les vend, & qu'il est contraire à la santé de celui qui les prend.

vérité étoit bien sentie par Hippocrate, qui définissoit la Médecine, LA SCIENCE D'UN PETIT NOMBRE DE PLANTES; *scientia paucorum herberum.*

A l'égard de cette réunion de qualités, que nous disons exister dans chaque Plante, on ne croit pas que les Médecins s'aviseront de contester ce point; mais ce qu'on pourroit leur contester avec plus de fondement, c'est qu'ils soient parvenus à les distinguer.

« La plus grande partie de ces compositions , dit un de vos Auteurs , n'est utile » qu'aux Marchands , elles sont d'ordinaire » préjudiciables aux Malades par la dépense , » & assez souvent contraires au rétablissement de » leur santé. Fr. tom. 1 , pag. 268 ».

Mais enfin , direz-vous , nous guérissons ; une foule de cures heureuses atteste l'utilité de notre Art & l'efficacité de nos procédés. Notre science n'est donc point tout-à-fait *chimérique* ; & si elle n'est pas encore parvenue à toute la perfection dont elle seroit susceptible , au moins elle offre assez d'avantages pour être précieuse à l'humanité.

Ah ! Messieurs , vous guérissez ! à qui dites-vous cela ? Nous pouvons , sans craindre d'être injustes , vous nier nettement que vous ayez jamais guéri personne.

La confiance que vous affectez auprès de vos Malades & dans le Public , sur les ressources de la Médecine , ne nous en impose point , car nous savons encore que ceux d'entre vous qui sont les plus instruits , n'ont aucune foi à la Médecine , qu'ils regardent uniquement comme un profession utile à leur fortune.

Cet aveu , qui leur échappe dans l'extrême familiarité , ils ne craignent pas de le publier
quand

quand ils ont quitté leur profession, ou que, la plume à la main, ils se croient obligés de rendre hommage à la vérité.

Ce sont eux-mêmes qui nous révèlent le fin mot de la Médecine, en nous apprenant qu'elle est une chimère, qui ne fait ni connoître les maladies, ni les guérir; mais qu'elle excelle à en procurer.

« Je reconnois, dit *Vanhélmont*, que j'ai
» jeté des enveloppes & des voiles sur les ma-
» ladies, que je n'ai guéri personne, mais que
» j'ai amusé tous ceux qui se sont confiés à
» mon ignorance ».

« Les Malades, dit *Lieutaud*, doués d'une
» bonne constitution, & qui résistent à la ma-
» ladie & aux remèdes, croient *bonnement*
» devoir leur guérison au traitement quel-
» conque qu'ils ont subi; & celui qui en étoit
» chargé se garde bien de les détromper ». *T. I,*
page 34.

Dites que la Nature a guéri & guérit journallement en votre *présence*; mais ne vous attribuez pas l'honneur d'une seule guérison.

Tout votre art consiste à ne pas traverser le travail de la Nature, à lui prêter quelquefois la main par des secours officieux & prudens: voilà le comble de votre habileté;

voilà ce qui distingue le vrai Médecin d'avec le Médicastre, qui, dans les maladies, débute par établir une contre-batterie vis-à-vis le travail de la Nature. Notre machine est combinée d'une manière si industrieuse, que tous ses ressorts sont doués d'une tendance perpétuelle à se maintenir & à se remettre dans leur état naturel. Au moindre dérangement qui survient, l'organe vicié, obstrué, s'agite, se secoue, cherche à rompre l'obstacle; & les parties voisines, par une espèce de conspiration salutaire, se réunissent pour aller au secours de la partie affligée. Voyez ce qui a lieu quand une goutte d'eau vient à passer dans la *trachée artère*; l'arrivée de ce corps étranger dans un canal qui ne doit recevoir que de l'air, excite une violente commotion: toutes les forces du corps se réunissent dans l'instant pour expulser un ennemi qui trouble l'harmonie de la machine.

Mais remarquez quelque chose de bien plus merveilleux encore, c'est ce concert inconcevable des différentes parties du corps, pour ne produire que l'effet nécessaire.

Dans le cas d'une goutte d'eau ou d'une mie de pain introduites dans la glotte, la poitrine entre dans une espèce de convulsion,

qui, suivant les lois de la mécanique, devrait produire tout autre résultat que la *toux*; comme le *hoquet*, le *soupir*, le *sanglot*, le *chant*, le *parler*, le *rire*, l'*éternuement*: mais comme ces différens mouvemens seroient inutiles, & même dangereux dans le cas en question, & qu'il n'y a que la *toux* qui puisse opérer l'expulsion du corps étranger, c'est précisément la *toux* que la Nature choisit entre plusieurs autres.

Il en est de même dans l'*éternuement*, dont vous n'avez jamais connu le mécanisme, & que la Nature fait opérer pour expulser de la membrane pituitaire le corps étranger qui l'embarasse. Ses ressources multipliées, les moyens merveilleux opèrent à chaque instant des effets au-dessus de toute explication, & qui mettent en défaut toutes les notions reçues.

Quelle figure peut faire un Médecin vis-à-vis une pareille puissance? quels conseils a-t-il à lui donner? quels secours à lui proposer?

N'est-ce pas le comble de la présomption, de vouloir associer à ses magnifiques combinaisons les mesquines ressources de notre Chimie & de notre Géométrie? Il semble voir

des goujats d'armée, faits pour porter les bagages, ofer tracer les plans d'une bataille aux Turennes, aux Condés & aux Frédéricis.

Notre Médecine par *excellence* est la *Nature*; il n'y en a jamais eu d'autre que celle-là : ce principe inconnu par qui tout fut produit, est aussi le principe par qui tout se conserve & se rétablit.

Dans toutes les maladies quelconques, le Malade est nécessairement dans l'une de ces trois positions :

Ou la Nature est supérieure en force à la maladie; & dans ce cas il n'y a pas besoin de Médecin : la Nature fera la guérison elle seule, pourvu qu'on la laisse agir.

Ou la maladie est supérieure aux forces de la Nature; & dans ce cas le secours d'un Médecin & celui de toutes les puissances humaines seroient inutiles; le Malade est arrivé, sans ressource, au terme de sa carrière.

Ou enfin il y a un équilibre établi entre les forces de la Nature & celles de la maladie, qui se balancent entre elles; ce qui rend l'événement douteux.

C'est à cette seule hypothèse qu'il faudroit appliquer le secours de la Médecine, qui seroit,

comme on le voit, restreinte dans un cercle bien étroit.

Mais comment, dans cette hypothèse même, vous y prendrez-vous pour pénétrer dans l'intérieur d'une machine impénétrable, pour suivre un ennemi invisible, combattre des obstacles qui vous sont inconnus, & faire pencher la balance en faveur du Malade? Les causes de destruction & de conservation se touchent de si près, que le Médecin ne peut jamais se mettre en garde contre les méprises funestes : il n'y a qu'une manière d'être utile au Malade, sur mille de lui être nuisible.

« Je fais bien, dit un de vos Auteurs moder-
 » nes, qu'à toute rigueur il est possible de
 » rencontrer ce moyen ; mais je fais encore
 » mieux que le Malade est souvent la vic-
 » time de l'erreur, avant qu'elle soit décou-
 » ver»

Si donc il est vrai que le secours que vous pouvez procurer doit être acheté par les plus grands dangers, & qu'on ne doit les attendre que d'une rencontre heureuse, de quelle imprudence n'est-il pas de vous appeler? On défend les *jeux de hasard* dans les Nations policées : ah ! quel *jeu* fut jamais plus de

hasard que celui qui a lieu entre vous & vos Malades !

Mais, direz-vous, qui viendra donc à votre secours pour rompre cet équilibre entre la Nature & la maladie, & décider la victoire en votre faveur ? Si vous rejetez les *hasards* de la Médecine, vous retombez dans un autre hasard non moins effrayant.

Non, Messieurs, ce hasard n'a rien d'effrayant : dès qu'il est possible que la Nature triomphe sur la matière morbifique, soyons assurés qu'elle triomphera. La force de la maladie pourra occasionner un rude & long combat, mais qui se décidera toujours en faveur du Malade, *sans le secours de l'Art.*

Ce n'est pas que nous entendions dire que le Malade doive s'imposer une parfaite inaction au milieu des mouvemens rapides de la Nature, & regarder avec apathie un combat où il s'agit de son salut. Sans doute qu'il faut que, de son côté, il se prête aux efforts de la Nature, & qu'il travaille à la seconder ; mais ce travail ne se réduit point en science ni en système, comme vous cherchez à nous le persuader. Cet Art n'est autre chose qu'une continuation des fonctions naturelles : chaque

Malade devient aussi-tôt un grand maître dans cet Art; & , par une heureuse compensation, le même moment qui attaque ses forces, l'éclaire sur les moyens de les recouvrer.

Une voix secrète, un instinct indéfinissable lui apprend ce qui lui est convenable ou nuisible, dirige ses mouvemens au plus grand avantage, & lui inspire des goûts salutaires, dont il ne sauroit rendre raison, & qui peuvent être considérés comme les *ordonnances* d'un *Médecin* invisible, mais qui ne se trompe jamais.

Toute l'adresse du Malade consiste donc à se montrer docile à ces inspirations bienfaisantes dont le succès vous a tant de fois étonnés.

C'est par la force de pareils avertissemens que le chien va chercher, à travers des milliers de plantes, le *gramen* dont il se purge; que le coq détache & gratte le salpêtre des murs, pour absorber l'acide qui se trouve dans son estomac; que les enfans cacochimes ont des goûts bizarres, mais salutaires à leurs maux.

Les bons Observateurs, dit Lieutaud, *tome I, page 34*, nous ont appris, & l'expérience montre à qui veut ouvrir les yeux,

que la plupart des maladies, tant *aiguës* que *chroniques*, guérissent par le temps & la Nature.

Mais si l'on vous laisse mêler dans le combat d'entre la Nature & la maladie, vous ne manquez jamais de prescrire un régime conforme à vos principes & à vos systèmes.

Votre premier soin, quand vous rencontrez de ces *goûts singuliers*, de ces *appétences bizarres*, est d'aller, en mal-adroits, arracher au Malade les armes que la Nature lui avoit mises en main. Gouvernés par une dangereuse sagesse, une prudence indiscrete, vous éloignez du malheureux patient les objets après lesquels il soupire : sourds à ses *cris*, à ses instances, vous faites passer la même cruauté dans le cœur de ceux qui l'environnent; vous convertissez en concierges inexorables les meilleurs amis, ceux-là mêmes auxquels sa conservation est la plus précieuse (1).

Le cœur se soulève d'indignation, quand

(1) « Des Nations entières accordent à leurs Malades
 » des œufs, du potage, de la viande, du vin même; au
 » lieu que les Médecins Droguistes font des espèces de
 » tyrans, par la diète rigoureuse & mal-entendue qu'ils
 » prescrivent. *Fabre*, part. 2, p. 86. »

on considère que des millions de victimes ont été sacrifiées à cette présomptueuse obstination qui vous rend incrédules aux choses que vous ne connoissez pas. Heureux les Malades qui, doués d'une volonté impérieuse & bravant les efforts de leurs gardiens, ont su se procurer l'objet de leur convoitise, & trouver leur guérison dans leur désobéissance à vos ordres ! Les exemples en sont fréquens.

C'est encore par une suite de ce mépris pour la Nature, que vous affectez de composer vos ordonnances de drogues qui mettent au supplice l'odorat & le goût.

Faut-il cependant des connoissances si profondes, pour savoir que la répugnance d'un Malade est seule un obstacle salutaire à l'effet des médicamens ? L'état de spasme & de consternation à l'aspect de vos drogues, annonce assez qu'elles ne sont pas dans le vœu de la Nature : un appétit indéfinissable indique toujours ce qui doit être utile. Voyez tous les moyens que la Nature nous a donnés pour notre conservation; vous n'en trouverez aucun qui ne soit accompagné de plaisir. Et c'est sans doute le chef-d'œuvre de son adresse, d'avoir su nous forcer de contribuer à ses travaux.

Vous prétendez, pour vous justifier, qu'il n'en est point ainsi en état de maladie, & que la mauvaise odeur ou le goût désagréable des médicamens, en soulevant l'estomac, le rendent plus propre à recevoir l'impression de leurs effets.

Ce n'est plus le temps de nous faire accroire de pareilles absurdités.

Par quelle raison, en effet, la Nature se feroit-elle écartée de son plan, dans le temps où cet accord entre elle & nous, devient plus nécessaire que jamais? Vous ne nous persuaderez point qu'elle nous ait donné des goûts antipathiques pour les remèdes salutaires, qu'elle ait imaginé de guérir un supplice par un autre, qu'elle ait pris plaisir à faire un mystère des moyens de guérison, & qu'elle ait laissé à l'Art & à la pénétration des hommes une énigme à deviner.

D'ailleurs, l'expérience journalière démontre le contraire, comme nous vous l'avons observé ci-dessus.

Mais faut-il aller si loin pour se convaincre que la Nature fait, par ses seuls efforts & sans le secours de vos drogues multipliées, triompher des maladies les plus graves?

Vous attestez vous-mêmes cette vérité

dans votre Rapport sur le Magnétisme , en attribuant la guérison des Malades de MM. Mesmer & Desflon à la cessation des *remedes* ; & vous confirmez ces principes , par l'exemple que vous rapportez de cette pauvre femme de Chaillot , qui fut guérie avec le seul secours de l'eau.

« Elle étoit , dites-vous , en 1779 , attaquée
 » d'une fièvre maligne bien caractérisée : elle
 » a refusé constamment tous les secours ; elle
 » a demandé seulement qu'on lui tint toujours
 » plein d'eau un vase qui étoit auprès d'elle :
 » elle est restée tranquille sur la paille qui lui
 » servoit de lit , buvant de *l'eau tout le jour* ,
 » & ne faisant rien *autre chose*. La maladie ,
 » ajoutez-vous , s'est développée , a passé suc-
 » cessivement par ses différentes périodes , &
 » s'est terminée par une guérison complète.
 » Page 13 ».

Vous ajoutez , que les détails de cette guérison ont été rapportés dans une assemblée du *prima mensis* , & certifiée par un Médecin qui a suivi régulièrement la Malade.

Mais , Messieurs , y a-t-il donc-là rien de surprenant ?

Ce que vous nous donnez comme une singularité qui semble faire exception à la loi

commune, est au contraire dans l'ordre de la Nature; & ce sont les guérisons qui succèdent à vos traitemens, qu'il faut regarder comme une exception. Cette pauvre femme de Chaillot, qui, refusant constamment tous les *secours*, s'en tint à sa cruche d'eau, étoit plus sage que vous tous; & lorsque vous cherchiez à lui offrir vos secours équivoques, un instinct secret lui apprenoit qu'elle pouvoit s'en passer. Ce qui prouve combien vous êtes encore novices sur les choses les plus simples, c'est que vous ayez trouvé le cas assez extraordinaire pour mériter d'être rapporté à la Faculté dans une assemblée de *prima mensis*.

Eh quoi! Messieurs, vous n'aviez donc pas présens à la mémoire vos Auteurs les plus modernes & les plus respectables, qui ne cessent de vous répéter que les maladies les plus graves se guérissent avec le seul secours de la Nature & abondance d'eau?

Vous n'avez donc pas lu le Traité de Médecine-pratique de M. Lieutaud, où, après une énumération nombreuse de procédés usités dans les maladies aiguës, il termine sans cesse par invoquer l'efficacité de l'eau, prise pour tout médicament.

Vous ne vous rappelez donc pas l'anecdote

rapportée par M. Bordeu , & qui ne devoit jamais sortir de la mémoire d'un Médecin ?

Dans les premiers temps qu'il exerçoit la Médecine , il étoit , comme tout Médecin novice , plein d'empressement pour instrumenter son Malade & livrer un combat sanglant à la maladie.

Ayant été appelé en consultation , lui *quatrième* , auprès d'un Malade attaqué de *pleurésie* , & qui avoit déjà été saigné trois fois en trois jours , il fut question , entre les quatre Médecins , de prendre un parti.

« J'étois fort jeune , dit-il , & je n'avois » pas d'*avis à donner*. Un des trois Consultans » proposa une *quatrième* saignée , le second » l'*émétique* combiné avec un purgatif , & » le troisième des vésicatoires aux jambes.

« Le combat ne fut pas *petit* ; personne ne » voulut *céder*.

» J'aurois juré qu'ils avoient tous trois » raison. Enfin la dispute dura jusqu'au septième jour , parce que des étrangers s'en » étoient mêlés , voulant aussi s'emparer du » Malade.

» Le Malade , pendant cette discussion , » fut réduit à la boisson & à la diète , & se » *guérit très - bien* (dit Bordeu) , malgré les

» *menaces* terribles de mes trois Maîtres. Je
 » fus témoin de cette guérison , parce que
 » j'étois *resté seul* ; & je m'écriai : C'étoit
 » donc-là la route qu'il *falloit suivre* » !

Il n'y a pas un mot de ce récit qui ne soit digne d'une profonde méditation.

1°. De quatre Médecins , trois donnent seulement leur avis , le plus *jeune* étant obligé de s'y référer ; de manière que si celui-ci eût trouvé le meilleur procédé , il n'eût été d'aucun avantage au Malade.

2°. Des trois autres , pas un seul d'un même avis : l'un veut une saignée , l'autre un purgatif , & le troisième des vésicatoires.

3°. Chacun appuie son avis sur les plus terribles *menaces* pour le Malade si on suit un autre procédé.

4°. Aucun des trois Consultans ne veut *céder*.

5°. Le combat dure sept jours entiers.

6°. Les trois Consultans abandonnent le Malade , plutôt que de le voir traiter d'une manière contraire à leur opinion.

7°. Le plus *jeune* reste , c'est-à-dire , celui-là même qui n'avoit pas eu le droit de donner *un avis*.

8°. Le Malade , pendant la dispute , est abandonné à lui-même & à la Nature.

9°. Le Malade , dégoûté & altéré , fait diète & boit de l'eau.

10°. Il guérit très-bien.

11°. Le Médecin témoin de cette guérison reconnoît que c'est - là *la route qu'il falloit tenir.*

Quelles réflexions ces considérations ne doivent-elles pas occasionner sur l'insuffisance de votre *Art* & sur le danger de l'*associer* au travail de la Nature !

Et il ne faut pas dire que les traitemens dont nous venons de parler sont des cas particuliers qu'il seroit dangereux de prendre pour modèles en toute occasion.

Vos Auteurs les plus accrédités se réunissent pour avouer la supériorité des moyens de la Nature sur ceux que fournit la Médecine , & pour réduire les moyens médicaux à ce qu'il y a de plus *simple* , comme l'*eau commune* , le *vinaigre* , le *miel* , & autres secours de cette espèce.

Hippocrate ne traitoit les Malades que par le *régime*. Il appeloit la Médecine la science de quelques herbes. *Paucarum herbarum scientiam.*

Sydenham & *Baglivi* attribuent la plupart des maladies graves aux remèdes donnés à contre-temps.

Ramazini a observé, dans plusieurs épidémies, qu'il ne réchappoit guère que ceux qui n'avoient point eu recours aux Médecins.

Sanctorius a fait la même remarque au sujet de la peste.

Sthal, dans un âge avancé, défabusé de sa confiance pour l'Art de la Médecine, ne donnoit à ses Malades que de l'eau commune & du sel.

Lobb proscriit, sans exception, toute espèce de médicament, s'en remettant entièrement à la Nature. *Fuge Medicos & medicamina.*

Sydenham, l'Hippocrate Anglois, se moque de l'importance qu'on donne à la science de la Médecine, en attestant que les moyens de curation sont fort simples, & que toutes les maladies possibles sont susceptibles d'être guéries par une seule & même méthode.....
Morbos namque universos communi possunt methodo; & cette méthode salutaire est le régime.

Boerhaave ne demande que de l'eau, du vinaigre, du vin, de l'orge, du nitre, du miel,
de

de la *rhubarbe*, du *feu*, de l'*opium*, & une *lancette*.

Il y a loin de cette *Pharmacopée* au magasin de vos Apothicaires, & aux *formules* de votre *matière médicale*.

Les Romains la trouvèrent encore trop compliquée, puisque pendant *cinq cents ans* ils ne se servirent pour toute Médecine, que de quelques *plantes usuelles* & de *choux*.

Toute la famille de *Caton* étant attaquée de la peste, ce fut un *choux* cueilli dans son *potager*, qui fit les frais de la guérison; & l'espèce de choux qui opéra cette cure, fut appelée la *Médecine du grand Caton*.

Lieutaud, qui a donné de longues formules de médicaments, pour montrer sans doute qu'il ne les ignoroit pas, déclare que, pour l'acquies de sa conscience, il se croit obligé d'avouer qu'ils ne sont bons à rien, ne valent pas de l'*eau commune*.

« C'est l'expérience la plus longue & la
» moins équivoque, ajoute-t-il, qui m'a appris
» que le plus grand nombre des *fièvres* &
» *autres maladies aiguës* pourroient être trai-
» tées très-heureusement de cette manière ».

S'agit-il d'une *fièvre putride*, *maligne*, *ardente*? au lieu de cet appareil effrayant de

saignées, *d'émétique*, de *purgatifs*, qui, la plupart du temps, contrarient la Nature, que faut-il employer, suivant Lieutaud? De l'eau : « La diète, c'est-à-dire, de l'eau, ou » toute autre *boisson légère*, prise pendant trois » ou quatre jours pour toute nourriture ».

Ce Médecin ajoute, il est vrai, que si l'on craint une *maladie grave*, il est à propos de faire *une ou deux saignées*, & d'évacuer les premières voies : mais cela fait, il faut en revenir à l'eau, qui, se mariant avec toutes les vues de la Nature, sans jamais la traverser, ne peut manquer de produire le plus grand bien.

L'eau, *froide* ou *chaude*, prise en grande abondance, devient un excellent *sudorifique*, qui peut terminer tout d'un coup la *maladie*.

D'autres fois elle opère comme *laxatif*, comme *rafraîchissant*, *tempérant*, &c.

En général, les qualités de l'eau varient, en raison du degré de chaud & de froid qui lui est donné.

Dans les fièvres *réglées*, vous ne manquez pas, Messieurs, d'étaler toutes les ressources de votre Art ; & Lieutaud lui-même vous fournit un ample magasin de médicamens propres à être mis en œuvre.

Mais, après tout cela, il propose une meilleure manière de les guérir. Quelle est-elle ?
De laisser agir la NATURE, en aidant ses efforts avec de l'eau commune.

C'est à l'eau qu'il laisse l'honneur de guérir la *fièvre tierce*, préférablement à votre magnifique *quinquina*, qui manque si souvent ses effets, ou qui en produit quelquefois de dangereux.

« Le quinquina, dit-il, *tome I, page 102,*
 » produit souvent de mauvais effets, soit
 » parce qu'il est mal administré, soit parce
 » qu'il est mal choisi. L'EAU n'est jamais mal-
 » faisante.

» Le quinquina ne fait que suspendre la
 » fièvre ; l'eau la guérit sans RETOUR. Mais,
 » ajoute-t-il, ce remède est trop simple &
 » trop commun pour être adopté ».

M. Clerc vous rappelle sans cesse à cette *Médecine naturelle*, qui vaut cent fois mieux que votre *Médecine artificielle* & de convention.

Après avoir exercé cet Art pendant un grand nombre d'années, & en avoir apprécié le mérite, ce Médecin nous déclare, qu'il le regarde comme un *Art bizarre, incertain, plus*

fertile en poisons qu'en REMÈDES. Tome I, page 219.

C'est donc un point bien établi, que, du côté de la *curation*, le genre humain ne vous a aucune obligation; & que, bien loin de là, vous devez lui demander grâces pour toutes les victimes immolées à vos méprises & à vos expériences.

Il est également établi, par *les aveux multipliés* de vos plus grands Maîtres, & par l'expérience journalière, que c'est dans le sein de la *Nature* que nous devons chercher l'anéantissement de nos maux; que la puissance *productrice* est aussi la puissance *conservatrice*.

D'où il résulte, qu'il n'y a qu'une crédulité puérile qui puisse supposer la *faculté* de guérir concentrée dans une Compagnie.

Plus on se rapprochera de la *Nature*, & plus on sera près de toucher au précieux moyen de *curation* & de conservation.

Le *Magnétisme animal*, nous rappelant à la Nature, semble porter, par cela seul, le caractère distinctif de la *vraie Médecine*. Si c'est une erreur, elle est faite pour abuser les bons esprits, par la ressemblance qu'elle offre avec la *vérité*. Mais vous convient-il, Messieurs,

De traiter aussi légèrement *d'erreur*, *d'illusion*, & de *chimère*, une doctrine dont vous n'avez pas encore les moindres notions ni les premiers *éléments* ?

Comment avez-vous pu vous hasarder à prononcer, après quelques jours d'*observations* faites légèrement, sur le *vrai* ou sur le *faux* d'une doctrine aussi intéressante & aussi profonde, vous qui, après *deux mille ans* d'étude & de discussions sur une science que vous pratiquez *tous les jours*, êtes encore environnés d'*incertitudes*, de *doutes* & d'*obscurités* ?

Par quel don merveilleux avez vous donc ainsi acquis tant de sagacité sur la science d'autrui, vous qui raisonnez de la vôtre d'une manière si peu satisfaisante ?

Quoique nous ne soyons pas parfaitement instruits de la doctrine de M. *Mesmer*, nous en savons assez pour vous assurer que l'Art du *Magnétisme* n'est pas la science d'UN JOUR.

Nous vous le disons en amis, Messieurs, le *Magnétisme* animal est plus sérieux que vous ne le croyez ; & quiconque a reçu quelques principes de cette science, ne peut voir, sans un certain sourire, vos Commissaires se mêler d'en donner au Public le développement, &

raisonner avec tant d'assurance d'une doctrine dont ils ne se doutoient seulement pas.

Que résulte-t-il de ces observations? Que rien n'est plus incertain que votre science, plus équivoque que ses effets; que si la vanité & la suffisance ne conviennent à aucune science, même *exacte*, elles conviennent encore bien moins à une *science* qui n'obtient ce nom que par tolérance & par prescription.

Qu'en pareille position, cette science doit se montrer *humble & modeste*, se préserver de *jaillance* & de présomption, aller au devant de toutes les connoissances capables de la fortifier, ouvrir un accès facile à toutes les propositions & les tentatives intéressantes à l'humanité.

Si vous ne nous guérissez pas, laissez-nous donc guérir par d'autres, ou au moins chercher des moyens de guérison. Ne formez point une ligue offensive & défensive, pour écarter de nous tout ce qui peut donner de nouvelles lumières; ne cherchez point à jeter du ridicule sur des projets dont l'objet est respectable, quand même leur succès ne seroit pas assuré. Au contraire, réunissez vos soins, vos lumières, vos recherches, vos observa-

tions. Laissez là votre méthode routinière, vos vieilles pratiques, & vos préjugés scolastiques, pour travailler de bonne foi à la recherche de la vérité, de concert avec ceux qui la cherchent aussi; réparez la honte de vos prédécesseurs, par une conduite plus noble que la leur, & que notre postérité puisse lire un jour dans votre Histoire :

Parmi les phénomènes du dix-huitième siècle; on doit compter celui-ci :

« Un Etranger vint en France proposer un
» système qui devoit renverser la Médecine
» reçue, & la Faculté ne le persécuta point ».

Ce sont-là, Messieurs, les très-humbles Remontrances que prennent la liberté de vous présenter les MALADES de la Capitale.

F I N.

nas. J'ai l'honneur de vous adresser
 à votre bienveillance, et vos prières
 pour travailler de bonne foi à la
 recherche de la vérité, de concert avec ceux
 qui la cherchent aussi; répandez la lumière
 et le bien, par une conduite plus noble
 et la leur. Et que notre position puisse être
 jour dans votre Histoire: à la fois
 Parmi les phénomènes du dix-huitième siècle,
 doit compter celui-ci:

Un Étranger vint en France proposer un
 système qui devoit renverser la Médecine
 reçue, et la Faculté ne le perdit point.
 Ce sont là les Mémoires des très-habiles
 monnaies que prennent la liberté de vous
 élever les Mandats de la Capitale.

F I N



